

10 mois de guerre entre le Hamas et Israël : Bilan et perspectives - Entretien avec Alain Chouet

Category: 2020-2030,Actualités,Désinformation,Géopolitique,Maghreb - Moyen Orient
21 août 2024



Alain Chouet, ancien chef du Service de Renseignement à la DGSE, explique que la stratégie militaire d'Israël contre le Hamas montre des résultats mitigés : bien que les opérations aient sévèrement affaibli les capacités du groupe, elles risquent de se traduire par une victoire à la Pyrrhus, car le Hamas pourrait se régénérer grâce à la frustration et au désir de vengeance qu'elles engendrent. Par ailleurs, il distingue les éliminations ciblées des responsables du Hamas, qui sont une pratique bien rodée des services spéciaux israéliens, bénéficiant d'une large acceptation publique en Israël.

Commentaire AASSDN : Notre amicale estime particulièrement utile et pertinent de relayer cet article sur son site car les réponses apportées par l'ancien directeur du renseignement de la DGSE s'appuient sur une longue expérience au sein des Services spéciaux et une connaissance approfondie des pays du Moyen Orient. Ses propos corrigent les analyses souvent superficielles et parfois marquées par l'idéologie, de pseudo experts présents dans de nombreux médias. Cette interview participe donc à la lutte contre la désinformation; Cette menace insidieuse et croissante s'attaque fréquemment aux intérêts fondamentaux de la Nation dont la défense est au cœur des préoccupations de l'AASSDN .

Le Diplomate (LD) : Après 10 mois de guerre et qui ont suivi les massacres du 7 octobre, quel est, sur le plan strictement militaire, le bilan d'Israël à propos de sa stratégie d'« éradication » du Hamas ? Comment expliquer notamment l'efficacité notable des services spéciaux israéliens quant aux éliminations ciblées des responsables de l'organisation terroriste palestinienne ?

Alain Chouet (AC) : Ce sont deux problématiques différentes. Les éliminations ciblées sont une constante des services spéciaux israéliens depuis 1948. Le Mossad, l'Aman et le Shabak entretiennent en permanence des dossiers d'objectif sur toutes les structures ou personnes susceptibles de nuire à la sécurité du pays ou convaincues de lui avoir nu. Ils sont donc en mesure de passer à l'action à tout moment sur un court préavis ou en fonction des opportunités comme on l'a vu à de très nombreuses reprises, notamment depuis l'attentat contre les athlètes israéliens aux Jeux Olympiques de Munich. S'agissant pour Israël d'une question de vie ou de mort entretenue par une lourde mémoire collective, la méthode est admise par l'opinion et ne rencontre pas les réticences morales, éthiques ou politiques auxquelles sont soumis les autres services des démocraties, notamment en Europe.

La stratégie d'élimination du Hamas relève d'une autre logique qui est celle d'une intervention militaire massive, souvent indifférenciée et à visage découvert. Son bilan est beaucoup plus mitigé malgré les très lourds dégâts matériels et humains qu'elle entraîne. Certes la masse de manœuvre et les capacités de nuisance de la milice terroriste sont durement atteintes et nombre de ses éléments aguerris et de ses cadres ont été éliminés. Mais son affaiblissement risque de s'analyser en une victoire à la Pyrrhus. Le Hamas n'est que l'émanation palestinienne de la galaxie violente des Frères Musulmans soutenus par certaines pétromonarchies, une partie des opinions publiques du monde musulman et instrumentalisée à des fins stratégiques par l'Iran tandis qu'il se pose en martyr et se victimise auprès de nombre de sociétés du tiers monde et de naïfs occidentaux.

Il y a donc tout lieu de redouter qu'il renaisse de ses cendres dès que la pression armée d'Israël sur Gaza devra bien être levée. Cela prendra sans doute un peu de temps mais l'organisation n'aura aucun mal à assurer la relève des militants éliminés dans le vivier de souffrance, de frustration et de désir de vengeance provoqués par l'opération interminable mais finalement peu concluante de Tsahal dans l'enclave.

LD : Le Mossad a récemment réalisé des opérations ciblées en utilisant des technologies avancées, y compris l'IA et le contrôle à distance, pour éliminer des leaders ennemis en Iran. Selon vous, quelles pourraient être les prochaines cibles potentielles du Mossad, et comment pensez-vous que ces opérations pourraient évoluer en termes de stratégies et de technologies employées ?

AC : Je vous laisse la responsabilité de dire quelles technologies le Mossad a utilisées pour mener à bien ses dernières opérations en Iran. Je ne les connais évidemment pas et j'ignore quelles pourraient être ses prochaines cibles.

Ce que je sais en tant que professionnel c'est que dans ce domaine chaque cas est un cas d'espèce et que tout est affaire de circonstances et d'opportunités. Il n'y a pas de règle générale et on cherche toujours le moyen le plus simple d'arriver à ses fins sachant que plus la méthode employée est complexe et sophistiquée, plus les risques d'échec sont importants.

LD : À notre époque hautement technologique, on l'a vu, le renseignement humain a-t-il encore son importance ? Et si oui, comment Israël le développe et l'entretien dans des pays ou des zones hostiles comme en Syrie, en Iran voire à Gaza ou dans les territoires palestiniens de Cisjordanie ?

AC : Les progrès technologiques appliqués aux cannes à pêche et aux moulinets n'ont pas rendu la chasse inutile ou obsolète. Il n'y a guère de sens à opposer le renseignement technique au renseignement humain. Ils sont interdépendants et complémentaires. Le progrès technologique a décuplé, voire centuplé, les capacités d'observation et d'écoute des services de renseignement. Mais il a ses limites et des trous dans sa raquette. Quelle que soit la sophistication des moyens techniques employés, celui qui observe et écoute par ces moyens n'est pas maître de la manœuvre. Il ne peut voir et entendre que ce que sa cible veut bien dire ou montrer. Et si la cible sait qu'elle est observée et écoutée, la porte est ouverte à l'intoxication et à la désinformation. Enfin et surtout, si le renseignement d'origine technologique permet plus que jamais de connaître de façon précise et détaillée la nature et l'état des forces hostiles, il ne permet pas de connaître le secret des intentions de ceux qui les emploient. Cela suppose alors l'entretien d'un capital de sources humaines au sein du cercle des décideurs adverses ou dans leur environnement immédiat.

Les comptables et les ignorants aiment bien le renseignement technique. Il est cher mais il fournit des résultats immédiats, visibles, vérifiables et quantifiables. Il a aussi l'avantage d'être sans risque politique puisqu'il peut s'exercer depuis chez soi sans s'exposer. Le renseignement humain, se joue sur le temps long. Il présente le danger de se faire prendre la main dans le sac en territoire adverse. Il est empreint de subjectivité et est souvent difficilement vérifiable dans l'immédiat. C'est pourquoi, face à l'explosion des capacités technologiques, les responsables politiques et financiers de nos États ont eu tendance dans les quelques décennies passées à privilégier le renseignement technique aux dépens – contraintes financières obligent – du renseignement de source humaine.

Israël n'a pas échappé à cette dérive venue tout droit des États-Unis qui n'ont pas le danger d'être au contact physique direct de l'adversaire. Les capacités en renseignement humain du Shabak en Cisjordanie et à Gaza, de l'Aman dans les pays du front et du Mossad dans le monde entier en ont pâti. Il faut reconnaître que la tâche n'est pas facile dans le contexte régional, en particulier à Gaza, où les autorités de fait n'hésitent pas à torturer et assassiner leurs contemporains au moindre soupçon – même totalement infondé – de collusion avec Israël. Mais la situation n'est guère différente au Liban, en Syrie ou en Iran. Il n'empêche – et la tuerie du 7 octobre 2023 en est la preuve – qu'au-delà des capacités techniques de connaissance de l'état des forces adverses, Israël doit retrouver sa capacité de connaissance et d'évaluation de leurs intentions.

LD : La collaboration croissante entre Moscou et Téhéran semble redessiner les alliances au Moyen-Orient, avec des implications potentiellement déstabilisatrices. Dans ce contexte, pensez-vous que le FSB pourrait jouer un rôle actif dans cette dynamique, et si oui, comment pourraient-ils s'intégrer dans les stratégies conjointes avec l'Iran ? Et surtout au prisme de l'ancienne coopération qui était notable jusqu'ici entre Israéliens et Russes ?

AC : La Russie et l'Iran, tous deux en difficulté dans leur contexte régional et international

respectif, se soutiennent l'un l'autre comme la corde soutient le pendu. Si cela permet de fabriquer quelques connivences diplomatiques, économiques, militaires et stratégiques, cela ne permet pas de déboucher sur des actions décisives et coordonnées. Ces limites sont particulièrement patentes dans le Caucase, face à l'Azerbaïdjan et la Turquie et même en Syrie où les deux « partenaires » se regardent en chiens de faïence. Très mobilisé par la situation en Ukraine et en Europe où il doit essayer de pallier certaines insuffisances de l'armée régulière, le FSB, qui a perdu beaucoup du potentiel ancien du KGB au Levant, n'a pas beaucoup de plus value à apporter aux Iraniens (Ministère du renseignement ou Pasdaran), dans la gestion des crises régionales. Pour l'instant, s'ils se rejoignent sur la redéfinition d'un ordre international hostile à l'Occident et aux États-Unis, leurs agendas ne sont pas vraiment convergents.

LD : Avec l'augmentation des cyberattaques imputées à l'Iran, comment les services de renseignement, notamment israéliens, se préparent-ils à contrer ces menaces, et quelle est votre analyse de l'implication croissante de la cybersécurité dans les conflits géopolitiques actuels ?

AC : La récente panne informatique mondiale imputable à une mise à jour de Microsoft, les pannes de la SNCF dues à des sabotages d'armoires informatiques, les paralysies récurrentes de services médicaux imputables à des cybercriminels montrent à quel point l'ensemble de nos activités civiles et militaires sont devenues totalement dépendantes d'un réseau informatique mondial mal maîtrisé et donc à quel point nos sociétés sont vulnérables et fragiles. Il suffit aujourd'hui à un hacker un peu doué d'appuyer sur un bouton « Enter » pour priver un pays entier, pendant plusieurs heures ou plusieurs jours, d'eau, d'électricité, de carburants, de transports, de transmissions, de services de soins et de secours. Ce que le grand public sait trop peu c'est que toute notre architecture informatique repose sur l'existence et le fonctionnement de quelques dizaines de « Data Center » dont le sabotage ou la destruction paralyserait totalement la vie du pays.

Il n'est donc pas étonnant que ces « goulots d'étranglement » et ces vulnérabilités soient devenus un objectif privilégié de nos adversaires et donc un axe prioritaire de nos préoccupations de défense nationale. C'est évidemment le cas pour Israël qui a tout de même pour atout d'avoir développé très tôt un secteur informatique parmi les plus performants du monde et, en conséquence, des capacités de cyberdéfense hors du commun et, en tout cas, très supérieures aux capacités offensives de l'Iran dans ce domaine.

LD : Les tensions entre Israël et l'Iran montent de plus en plus. Certains experts évoquent un risque accru de confrontation directe entre les deux nations. Quelle est votre évaluation de cette menace, et quelles mesures les services de renseignement peuvent-ils prendre pour prévenir une escalade nucléaire ? Et pourtant, comment expliquer qu'en dépit des déclarations belliqueuses iraniennes suite à l'élimination d'Ismaël Haniyeh le 31 juillet dernier en Iran, les représailles tant annoncées se font toujours attendre ?

AC : Les tensions entre Israël et l'Iran montent particulièrement dans les médias occidentaux et les chaînes de télévision en continu. Le risque de confrontation militaire directe entre les deux pays au delà de quelques gesticulations spectaculaires paraît plus qu'incertain. Ni l'un ni l'autre n'en a les moyens. On imagine mal l'armée iranienne traverser l'Irak et la Jordanie ou débarquer sur les plages méditerranéennes pour se colleter avec Tsahal.... De même on voit

mal comment l'armée israélienne, déjà en limite de portage dans ses opérations à Gaza, pourrait aller affronter l'Iran au sol en débarquant sur les rives du Golfe Persique.

L'éventualité d'un affrontement aérien croisé en cas de dramatisation du conflit ne peut être exclu mais ne mènerait pas à grand-chose. L'armée de l'air iranienne ne dispose en pratique que de vieux appareils d'avant la révolution islamique incapables de se mesurer aux appareils de l'État hébreu. L'armée de l'air israélienne est en mesure d'opérer des missions de bombardement sur l'Iran... Mais sur quels objectifs ? Pour quel résultat sans possibilité d'exploitation au sol ? Pour quel coût financier et surtout politique ? Car cela nécessiterait de traverser l'espace aérien de pays arabes qui n'ont pas vraiment de raison de l'autoriser. Et cela donnerait à l'Iran l'occasion de fustiger la complicité des monarchies sunnites avec les « sionistes ».

L'hypothèse d'une attaque massive par missiles et drones est régulièrement évoquée et l'Iran s'est déjà livré sans conviction à l'exercice. Il pourrait être tenté de recommencer sachant que le « dôme de fer » israélien, secondé par la flotte aéronavale américaine en Méditerranée orientale est efficace, mais qu'aucun système de protection n'est fiable à 100%. La chute d'un seul missile sur un territoire aussi densément peuplé qu'Israël serait dévastatrice et aurait des conséquences politiques incalculables. Cela entraînerait certainement une lourde riposte israélienne mais le régime des mollahs est moins sensible que le pouvoir israélien aux pertes humaines parmi sa population. Et, au total, on resterait dans l'impasse.

Quant à l'hypothèse d'une « escalade nucléaire », elle relève pour l'instant du fantasme, du journalisme à sensation ou de l'ignorance de pseudo-experts. L'Iran veut être ce que l'on appelle un « pays du seuil », c'est-à-dire susceptible d'avoir la bombe dans un délai de quelques semaines à quelques mois, mais il n'y est pas encore. C'est ce que pressentait dès l'an 2000 le regretté Ephraïm Halévy, alors patron du Mossad, qui s'était fixé comme objectif de retarder par tous les moyens l'échéance qu'il considérait comme inéluctable. Le Mossad est effectivement parvenu à retarder l'échéance mais, sauf bouleversement majeur, celle-ci demeure inéluctable.

Il n'en reste pas moins que c'est un domaine où la doctrine iranienne rejoint la doctrine de dissuasion de plusieurs pays occidentaux : avoir la bombe pour ne pas avoir à s'en servir. D'ailleurs la motivation initiale de l'Iran dans sa course à l'armement nucléaire n'était pas de se confronter à Israël mais de dissuader les monarchies sunnites alliées à l'Occident de lui refaire le coup de la guerre Iran-Irak avec son million de morts, ses trois millions d'éclopés, ses veuves et orphelins de guerre.

Le régime des mollahs a tout fait pour s'assurer une carte palestinienne dans son jeu stratégique dans la perspective de règlement des conflits régionaux dont il ne veut pas être exclu et pour montrer son rôle de fer de lance de la cause islamique alors que les monarchies sunnites se soumettent à Israël et à l'Occident. Téhéran a clairement instrumentalisé le Hamas et n'a pas hésité à le sacrifier en l'incitant à l'atroce opération du 7 octobre pour casser durablement la dynamique des accords d'Abraham et du rapprochement entre Israël et les pays arabes sunnites. Les Iraniens ne pouvaient ignorer que la riposte israélienne serait impitoyable et détruirait leur instrument. Mais le jeu en valait la chandelle et, pour les théocrates chiites persans, faire massacrer des Arabes sunnites et Frères Musulmans ne constitue pas un bien grand dommage par rapport au bénéfice engrangé. C'est ce qui explique

en grande partie la « retenue » du Hezbollah libanais et de l'Iran lui-même face au désastre des Palestiniens de Gaza et à l'assassinat des dirigeants du Hamas. Comme on ne peut quand même pas ne rien faire face au défi, les proxys de l'Iran - Hezbollah, groupes chiites syriens et irakiens, Houthis yéménites - s'exercent à d'habituelles frappes de missiles et roquettes mais se gardent bien de tout engagement direct.

LD : Dans un contexte où les conflits traditionnels cèdent de plus en plus de terrain aux guerres de l'ombre, notamment dans les domaines du cyberspace et du renseignement, comment évaluez-vous l'évolution de ces nouvelles formes de confrontation ? Les services de renseignement, tels que ceux d'Israël et de l'Iran, se préparent-ils à un avenir où la supériorité technologique et la maîtrise de l'information surpassent les moyens militaires conventionnels ?

AC : Le budget militaire annuel de la Russie est d'environ 80 milliards de dollars. Celui de la Chine de 240 milliards. Le budget militaire cumulé des États-Unis et des pays de l'OTAN est de 1200 milliards.... Face à un tel déséquilibre de moyens appuyés sur une supériorité matérielle et technologique pour l'instant insurpassable, il est parfaitement vain et suicidaire de vouloir s'opposer à l'Occident par des moyens armés conventionnels. Le dernier à ne pas l'avoir compris est Saddam Hussein qui a accepté en 2003 une confrontation conventionnelle directe. Il en a payé le prix. Ses voisins plus subtils comme l'Iran, la Syrie ou la Libye qui avaient fait dans les années 80 du terrorisme une arme ordinaire de leurs relations internationales l'avaient bien compris et en ont engrangé des bénéfices inespérés

Dans cette situation de déséquilibre conventionnel, il n'y a donc que deux options pour ceux qui ne veulent pas se soumettre à l'hégémonie atlantiste : posséder la capacité nucléaire (et les vecteurs nécessaires à sa mise en œuvre) ou avoir recours à des stratégies sournoises et indirectes du faible au fort reposant sur l'utilisation du terrorisme, de la criminalité transnationale organisée, de l'influence, de l'espionnage, de la désinformation, de la cybernuisance.

La Corée du Nord a opté pour une stratégie nucléaire exclusive que son Président met spectaculairement et régulièrement en scène. L'Iran et ses proxys s'appuient sur un cocktail des deux en mettant en œuvre à peu près toutes les manœuvres du faible au fort - sans évidemment en assumer la responsabilité - dans l'attente d'une accession à la capacité atomique.

C'est donc bien à cet état des choses mouvant et polymorphe que les forces armées et services occidentaux - y compris ceux d'Israël - doivent s'adapter. Il y faut pour certains une sorte de « révolution culturelle » pour admettre que le temps n'est plus à la force brute du déferlement d'unités blindées et mécanisées en rase campagne sous couvert de supériorité aérienne, mais aux coups bas, aux opérations clandestines, aux tactiques indirectes qui sont plutôt de la compétence des services d'action spécialisés que des grandes unités constituées autour de leur drapeau. En France, le budget de la DGSE représente à peu près un pour cent du budget de la défense. Ce qui signifie qu'en amputant la défense conventionnelle d'un pour cent de son budget il serait possible de doubler les moyens de la DGSE....

LD : Ainsi, les principes éthiques et les règles de guerre traditionnelles sont-ils encore pertinents ? Existe-t-il des normes ou des cadres internationaux qui régissent

ces nouveaux terrains de conflit, ou sommes-nous dans une zone grise où tout est permis pour atteindre ses objectifs stratégiques ?

AC : L'histoire et l'expérience prouvent que les soi-disant « principes éthiques » et « règles de guerre traditionnelles » sont des notions à géométrie variable soumises à l'interprétation personnelle des belligérants et n'ont pratiquement jamais été respectés - y compris par ceux qui s'en réclamaient - au cours des conflits du XXe siècle : guerres mondiales, guerres régionales, guerres coloniales, conflits locaux en marge de la guerre froide, « guerres antiterroristes », etc.

Ce ne sont pas d'épouvantables tortionnaires méprisants des droits de l'homme qui ont légalisé la torture, vitrifié des villes entières sous de tapis de bombes incendiaires ou des bombes atomiques, répandu *larga manu* des produits chimiques toxiques, massacré et incendié des villages entiers, interné sans procédure et sans jugement des suspects adverses dans des cages en fer pendant des décennies...

Il va de soi que le passage des conflits armés conventionnels à des tactiques sournoises et clandestines du faible au fort fait entrer les protagonistes dans une zone grise de non droit où tous les coups sont permis puisque la clandestinité de l'action est censée mettre les auteurs à l'abri de toute sanction.

LD : Enfin, nous savons que les services de renseignement importants des pays arabes comme ceux de l'Égypte, de l'Arabie saoudite, des Émirats et du Qatar par exemple sont très actifs depuis 10 mois dans les négociations, soit dans la libération des otages israéliens ou des divers cessez-le-feu entre Israël et le Hamas. Après tout ce temps quel est le bilan de ces services spéciaux, leurs relations plutôt bonnes jusqu'en octobre dernier avec les Israéliens sont-elles remises en cause définitivement et vont-ils jouer un rôle pour la fin de ce conflit et « l'après-Hamas » ?

AC : Les services de renseignement des pétromonarchies sont plutôt des services de protection et de sécurité des familles régnantes en place que des services de renseignement au sens où nous l'entendons.

D'une manière générale, les dirigeants arabes n'ont qu'une confiance limitée dans leur propre ministère des affaires étrangères dont ils ne maîtrisent pas le recrutement puisque la fonction nécessite une certaine technicité alors que les membres de leurs services de sécurité sont cooptés sur la base de connivences familiales, féodales ou tribales.

Et ils ont une confiance nulle dans les ministères des affaires étrangères des pays occidentaux qu'ils jugent majoritairement indiscrets, donneurs de leçons et hostiles. Ils leur préfèrent donc les relations de personne à personne ou les relations nouées de service de renseignement à service de renseignement.

Ils ont donc tendance à faire de leurs services un rouage essentiel de leur relation extérieure. D'ailleurs, dans les pays « bien tenus » - comme l'était la Libye de Kadhafi il était devenu d'usage que le chef des services spéciaux cumule ce poste avec celui de ministre des affaires étrangères comme le furent Ibrahim Bishari ou Moussa Koussa.... Et on voit bien que les négociations actuelles autour du sort des otages israéliens et de la tragédie gazaouie sont du ressort exclusif des chefs des services spéciaux, que ce soit du côté arabe ou du côté israélien

ou américain.

La compétence des services qataris ou saoudiens en ce qui concerne les problématiques liées au Hamas est incontestable puisque ce sont ces mêmes services qui pendant de nombreuses années ont financé, favorisé, soutenu politiquement le mouvement terroriste islamiste et donné protection et asile à ses chefs qu'ils connaissent donc parfaitement. C'est sans doute un point qui mériterait réflexion quand l'urgent dossier du sort des otages aura pu être soldé...

Par souci de sécurité face à des voisins menaçants, les services qataris poursuivront à bas bruit leurs relations avec les services israéliens initiées depuis plus de vingt ans. De même les services saoudiens face au danger commun que représente l'Iran des mollahs. De même que les services égyptiens confrontés au même risque qu'Israël de la part des Frères Musulmans. Mais la dynamique politique des « Accords d'Abraham » par laquelle Benjamin Netanyahu pensait pouvoir normaliser les relations de l'État hébreu avec son environnement islamique sunnite est brisée sans doute pour longtemps. C'est une victoire dans la confrontation asymétrique qui oppose l'Iran à son environnement wahhabite, à Israël et à l'Occident.

Propos d'Alain CHOUET, Ancien directeur du renseignement de la DGSE
recueillis par Mathilde GEORGES pour *Le Diplomate* (19 août 2024)

[Nice, haut-lieu de la Résistance française](#)

Category: 1942-1945,2ème Guerre Mondiale (1939-1945),Europe de l'Ouest,Événements,Général François Mermet,Hommages et discours,Renseignement,Serment de Bon-Encontre,Services allemands,Services français
21 août 2024



Allocution du général d'armée aérienne (CR) François Mermet, Président l'Amicale des Anciens des Services Spéciaux de la Défense Nationale, l'AASSDN, et ancien Directeur Général de la Sécurité extérieure, aux monuments aux morts de Nice, le 5 octobre 2022. Ce fut l'occasion de rappeler le rôle de Nice pendant toute la Deuxième Guerre Mondiale pour son soutien actif à la Résistance. Nice qui est une des rares villes de France à s'être libérée sans l'aide de troupes étrangères grâce au soulèvement de sa population. Dans un [discours prononcé le 9 avril 1945](#), place Masséna à Nice, le général de Gaulle, président du gouvernement provisoire de la République française, évoquera la libération de Nice en ces termes : « *Nice, le 28 août 1944, par l'héroïque sacrifice de ses enfants, s'est libérée de l'occupant. (...) Nice libérée, Nice fière, Nice glorieuse !* ». [1] Nice, enfin, dont tant d'enfants se sont révélés des héros face à l'envahisseur. [NDLR]

<https://www.youtube.com/embed/BmTzv2wJxgE>

Monsieur le Préfet,

Monsieur le Maire, représenté par Madame Marie-Christine Fix.

Marins du SNA *Casabianca*, Aviateurs de l'escadron de transport *Poitou* et du CPA10, unités prestigieuses de nos forces spéciales avec qui nous avons l'honneur d'être en parrainage,

Monsieur le Délégué militaire départemental,

Monsieur le commandant du Groupement de gendarmerie départementale des Alpes-

Maritimes,

Mesdames, Messieurs,

Chers amis.

Notre Amicale se retrouve, une nouvelle fois, dans cette superbe ville de Nice où nos grands anciens, conduits par le Colonel Paul Paillole, avaient tenu congrès en 1975.

Une même soif de vérité et de reconnaissance nous anime dès lors qu'il s'agit de célébrer la mémoire de nos Services de renseignement et de contre-espionnage. Bien avant la Seconde Guerre Mondiale, ils avaient fait leur travail en dénonçant avec précision les menaces allemandes et italiennes qui planaient.

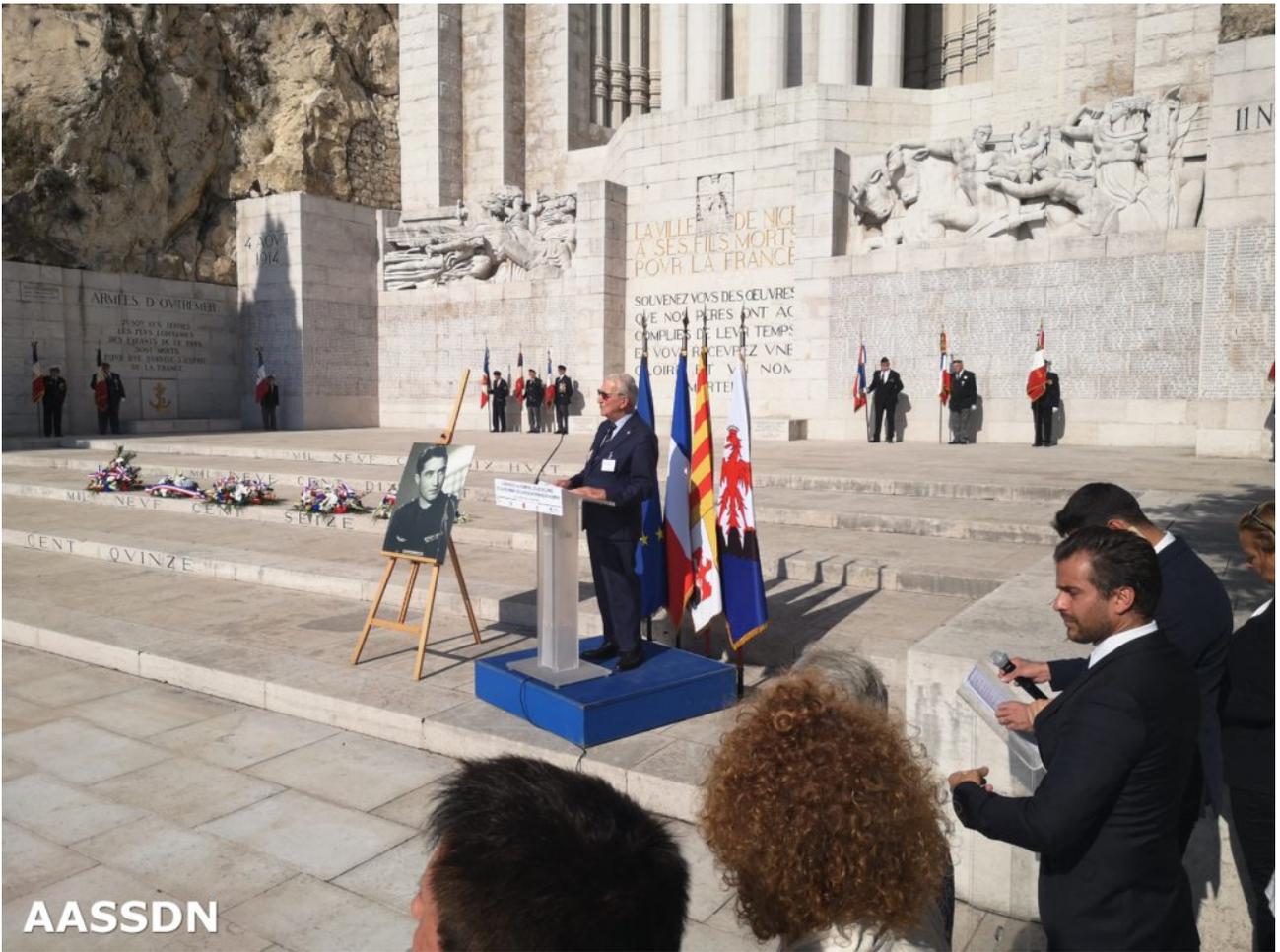
Ils n'ont — hélas — pas été écoutés. Ni par le pouvoir politique, ni par le Haut commandement militaire de l'époque.

Une semaine avant la foudroyante invasion allemande de l'été 1940, le colonel Rivet et le commandant Paillole, prévoyant la dissolution de leur service dans les clauses de l'armistice, ont préféré saborder leur service pour entrer en résistance en choisissant la clandestinité. Évacuant de Paris leurs personnels et leurs si précieuses archives, ils se sont regroupés à Bon-Encontre, près d'Agen, où ils feront le serment de continuer le combat jusqu'à la Libération du pays.

En 1954, dans le tome I de ses mémoires, le général de Gaulle écrit : « *Les premiers actes de résistance venaient des militaires, les services de renseignement continuaient d'appliquer dans l'ombre des mesures de contre-espionnage et par intervalle transmettaient aux anglais des informations* ».

Outre la fourniture de renseignements sur l'ordre de bataille et les infrastructures de l'armée allemande, ils permirent 1300 arrestations, 264 condamnations et 42 exécutions d'agents et de collaborateurs.

Après le débarquement des alliés au Maroc et en Algérie, les opérations de reconquête en Afrique du nord et en Méditerranée, furent réussies grâce aux actions des services du commandant Paillole : le Brigadier général Dudley Clarke, responsable britannique des opérations d'intoxication (*deception*) confiera : « *Il nous eut été impossible de mener à bien notre tâche sans l'aide experte et si généreuse de vos services* ».



AASSDN

Allocution du général d'armée aérienne (CR) François Mermet, Président de l'AASSDN à Nice



Les autorités au garde à vous pendant l'exécution de l'hymne national - Photo © Joël-François Dumont

Lors de notre Congrès à Bon-Encontre, en 2021, nous avons soulevé un coin du voile sur cet [épisode fondateur de la Résistance](#). De nouveau, le 30 mai dernier, lors de la commémoration du 150^{ème} anniversaire de la création de la Direction du Renseignement et de la Sécurité de la Défense, le nouveau ministre des Armées, M. Sébastien Lecornu, a évoqué ce Serment dans la cour d'honneur des Invalides en rendant un hommage solennel à l'action déterminante du général Rivet et des colonels Paillole, Sérot et Doudot.

Ce dernier, figure légendaire de notre contre-espionnage, infiltra et manipula, trois postes du service de renseignement de l'Abwehr sur le territoire allemand. Les Alliés lui attribuèrent, comme au commandant Paillole, leurs plus hautes distinctions : officier de la Legion of Merit américaine et chevalier de l'Ordre du British Empire.

C'est avec fierté que nous retrouvons à Nice cette flamme de la Résistance, dans cette ville où Jean Moulin organisa depuis sa galerie d'art la difficile mission dont l'avait chargée le général de Gaulle : rassembler et unir les différents mouvements de Résistance.

Qu'il me soit permis d'évoquer la mémoire de Niçois qui se sont rendus célèbres dans leur combat pour la libération de la France.

C'est un Niçois, le capitaine Gustave Bertrand, responsable de nos services à Berlin qui, en 1934, subtilisa aux Allemands les plans de la fameuse machine Enigma, dont le développement en coopération avec les services polonais, puis britanniques, permit dix ans plus tard, aux Britanniques de gagner la bataille d'Angleterre avant de donner aux Alliés une longueur d'avance pendant toute la guerre jusqu'à la victoire.

En 1940, c'est à Nice que Bertrand se réfugia avant d'exfiltrer son équipe vers Londres via l'Espagne. Nice était alors notre station de surveillance face à l'Italie. Nice devint, dès 1942, un poste important du réseau de contre-espionnage dit des « Travaux Ruraux », mis en place clandestinement dès la signature de l'armistice par le général Rivet et le commandant Paillole pour combattre les services secrets allemands et italiens.



Hommage au général Delfino pendant le passage de deux *Rafale* du Normandie-Niemen - Photo © JFD

C'est aussi à Nice que naquit le général d'armée aérienne Louis Delfino, pilote aux 16 victoires aériennes homologuées et dernier commandant du prestigieux régiment *Normandie-Niemen* engagé sur le front russe. La ville de Nice lui rend hommage tous les ans ainsi qu'aux 42 pilotes qui perdirent la vie au cours de cette épopée.

FFI AUX ARMES CITOYENS!!! FTP

Vive l'Insurrection Nationale inséparable de la Libération Nationale

***La libération du peuple sera l'œuvre
du peuple lui-même***

Fidèle à ce principe le Peuple Niçois s'est dressé contre l'envahisseur nazi. Depuis ce matin 6 heures l'insurrection nationale libératrice est déclenchée; les principaux édifices publics sont occupés !

Comme Paris, Marseille, Toulouse, Lyon et tant d'autres villes de France, NICE a voulu régler son sort elle-même.

A partir de ce moment, tous les Niçois et Niçoises doivent être mobilisés. Avec la plus grande discipline chacun doit se mettre au service de la
VAILLANTE ARMÉE DE LA RÉSISTANCE.

Pas un homme, pas une femme ne doit être défaillant !
L'heure du combat final a sonné.

TOUS AUX ARMES !!!

Organisez tout de suite vos groupes de combat

Sortez toutes vos armes ! Attaquez partout l'ennemi en déroute, récupérez ses armes. Attaquez et abattez sans pitié la vermine de la Milice et P.P.F.

Arrêtez et mettez dans les mains de l'Armée de la Résistance les collaborateurs de tout poil !

Tous à l'action ! A l'action immédiate ! Comme en 89 et 92 tous aux armes ! En avant

VIVE LA FRANCE ! VIVE LES ALLIÉS ! VIVE LES F.F.I. VIVE LES F.T.P.F. !

LE COMITÉ MILITAIRE RÉGIONAL F.T.P.F.

En 1944, Nice est l'une des rares villes de France qui se libère par elle-même grâce à l'insurrection de sa population et aux mouvements de résistance peu de temps avant l'arrivée d'une division américaine.

Il y a quatre ans lors de notre Congrès à Annecy, nous avons célébré à la nécropole des Glières le sacrifice et le courage des Résistants et des maquisards, espagnols pour la plupart, encadrés par les chasseurs-alpins du 27^e BCA commandés par le colonel Jean Valette d'Osia.

Leur soulèvement permettra la libération de la Haute-Savoie, le seul département à s'être libéré du joug nazi.

Connaissant les liens historiques qui unissent le duché de Savoie et le comté de Nice, comment pour le savoyard que je suis, ne pas associer dans un même éloge la Résistance du département de la Haute Savoie et de la ville de Nice ?

Nice, hélas, est devenue une ville martyre depuis l'attentat terroriste de masse du 14 juillet 2016 : 86 morts, un demi-millier de blessés ! Nos pensées se tournent vers les familles endeuillées, vers toutes celles et ceux qui restent meurtris dans leur chair et leur cœur. À travers notre association, la communauté du renseignement salue leur dignité ; elle fait ici le serment de ne jamais oublier les victimes innocentes du carnage de la Baie des Anges.

Gageons que « la victorieuse » comme le rappelle l'origine grecque de Nice, « Nikaïa », saura surmonter l'épreuve et donner l'exemple de son courage à la Nation au moment où la guerre surgit à nouveau en Europe.



Bernard Gonzalez, préfet des Alpes-Maritimes, dépose une gerbe aux monuments aux morts de Nice - Photo © JFD

Que soient enfin remerciés, toutes celles et tous ceux qui nous ont accueillis avec bienveillance pour réussir ce congrès, au premier rang desquels Monsieur Bernard Gonzalez, préfet des Alpes maritimes et Monsieur Christian Estrosi, maire de cette belle ville de Nice, sans oublier bien sûr cet hommage de notre armée de l'Air et de l'Espace avec le passage d'une patrouille de *Rafale* du Normandie-Niemen.

Général François Mermet, Président de l'AASSDN

[1] La **libération de Nice** a lieu le 28 août 1944 à la suite d'une insurrection armée décidée par la Résistance. Les insurgés ne sont qu'une centaine au début de la journée du 28 août, mais l'ampleur qu'a pris le soulèvement en fin de journée pousse l'occupant allemand à évacuer la ville. Les Alliés ne sont pas au courant de l'insurrection et n'aident donc pas les insurgés. Côté niçois, 31 résistants seront tués et 280 seront blessés (Source : [La Bataille de Nice in Wikipedia](#)).

[Affaire Farewell : l'espion de la DST au coeur de la guerre froide](#)

Category: 1962-1989,Affaire Farewell,Affaire Richard Sorge,DCRI / DST,Europe de l'Est,Extraits de bulletin,Guerre froide (1945-1989),Renseignement,Services de l'Est
21 août 2024

Le propre des histoires d'espionnage est souvent d'être racontée par ceux qui en savent le moins. Les archives des services qui traitent ces affaires en professionnels, ne s'ouvrent jamais tout à fait et ne laissent entrevoir que ce qui est possible ou utile. Ainsi, jusqu'à maintenant, l'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale, pour sa partie française, a été étudiée sans tenir compte des archives (qui viennent de s'ouvrir) des services secrets français qui ont pourtant joué un grand rôle en particulier dans les opérations de déception préparant aux différents débarquements, ou dans la Libération du Pays.

La guerre de l'ombre que ce sont livrés les officiers de renseignement des deux blocs durant la guerre froide fait partie plus ou moins importante, certes, mais partie intégrale de l'histoire de cette période. Dans cette guerre, l'histoire des "taupes" recrutées par les deux camps au coeur des dispositifs adverses tient une place essentielle qui ne sera sans doute jamais connue dans tous ses détails.

Il convient d'ailleurs maintenant de rétablir un certain équilibre. La force de la propagande soviétique relayée par les "idiots utiles" et les partisans idéologiques faisaient de tous les "occidentaux" recrutés par le KGB, le GRU ou par les réseaux émanant du Komintern des héros positifs, puisque ayant choisi de servir le "camp de la Paix"; ainsi en a-t-il été des 5 de Cambridge (à vérifier ?), de l'Orchestre Rouge ou du Réseau Sorge.

Les membres des Services Soviétiques et assimilés qui choisissaient de travailler avec des Services Occidentaux étaient qualifiés, eux, de traîtres, souvent alcooliques, corrompus par l'argent capitaliste, etc. Qu'on se souvienne de l'affaire Kravtchenko (J'ai choisi la liberté), du sort réservé au général du GRU Krivitsky, etc.

Et pourtant, ces officiers de renseignement de l'Est qui ont choisi l'Occident, ont joué un grand rôle dans l'histoire du rapport des forces entre les deux blocs, en faveur de la Liberté, de notre

Liberté... Les conditions de manipulation de ces "héros" par les services occidentaux qui les avaient abordés , recrutés, parfois formés, méritent certes de l'intérêt. C'est souvent la partie de l'histoire la plus spectaculaire, celle que l'on présente au public , toujours avide de films d'espionnage et de suspens.

Cette partie est importante du point de vue du contre espionnage, de la fiabilité de la source et donc des renseignements fournis; l'intoxication des adversaires est une arme à part entière. Mais le plus important semble être l'aspect global de l'affaire: quelle est la situation internationale au moment où l'affaire se déroule? Comment vont être utilisés les renseignements obtenus ? Quelle est la situation après, ou quels sont les effets obtenus?

Ainsi de Penkovsky, au moment de la crise de Cuba, et de bien d'autres que l'Occident ne saura jamais assez remercier. Ainsi en particulier de Farewell, dont on a d'autant plus tendance à négliger l'importance qu'il a coopéré avec un service français, la DST; de plus, ceux qui ont écrit sur lui étaient ou mal informés (normal dans ce genre d'investigation) ou mal intentionnés (normal dans ce genre de guerre de l'information).

On connaît Farewell. De son vrai nom **Vladimir Ippolitovitch Vetrov**, ingénieur en chef de l'armement (un grade équivalent à celui de colonel); il a été en poste à Paris, où il se montre actif, recrutant des sources et les manipulant le soir ou le week-end en forêt de Fontainebleau; il lui est arrivé une mésaventure qui ne semble pas avoir été connue de sa hiérarchie: il a un accident de voiture, alors qu'il a un peu trop bu; c'est son ami/objectif, cadre de Thomson qui, appelé à l'aide, va faire réparer la voiture et lui permettre de rentrer sans problème; d'où une amitié réelle .

Le service français va tenter une première approche; sans succès. Puis c'est un poste au Canada, d'où il est rappelé avant la fin de son séjour: une indélicatesse connue de ses chefs lui aurait valu ce rappel, et sans doute la jalousie de quelque pistonné de son service qui pense que le meilleur moyen de prendre ce poste convoité est d'en faire chasser l'occupant; c'est une manœuvre habituelle , sans doute dans tous les services du monde.

Rentré à Moscou, il est affecté à la direction T (renseignement scientifique et technique) de la Première direction générale (PDG) du KGB. Il prépare les dossiers les plus pointus pour les présenter devant les plus hautes autorités afin d'obtenir leur aval pour le déclenchement des opérations de recherche par les postes KGB ou GRU à l'étranger.

A priori , il s'agit d'un poste de confiance, et, dans le système soviétique, le détenteur d'un tel poste n'a plus aucune chance de repartir à l'étranger, ou même de côtoyer des étrangers.

Parce que c'est un bon professionnel, il a constaté les lacunes et les vices du système soviétique; il souhaite améliorer la qualité de son travail et écrit un rapport sur les modifications qui, selon lui, doivent être apportées au système. Ces chefs n'y prêteront pas attention , d'où une certaine frustration.

C'est un bon vivant, qui aime rencontrer ses amis et faire la fête avec eux. Il adore son fils, sa fierté; il aime son pays, comme sans doute seul les Russes peuvent le faire, et cet amour est devenu charnel depuis qu'il a acheté une isba et un lopin de terre. Il admire sa femme, mais là

c'est son problème; démon de la cinquantaine ou lassitude, chacun donne des coups de canif au contrat initial; et lui a "dans la peau" une de ses collègues, voisine de bureau.

Il pourrait vivre heureux ... Mais rien n'est simple. A-t-il une tendance à boire, comme le laisse penser les commentaires inspirés après coup par les autorités soviétiques; sans doute comme tous les Russes de cette époque, pas plus.

Mais surtout, comme beaucoup de soviétiques ayant vécu à l'étranger, il a une tendance à la schizophrénie, phénomène étudié par exemple dans le livre "Les hommes doubles" de Dymov ; en Occident, il a vu le niveau de vie, il a apprécié la liberté des conversations grappillées de ci de-là avec des Français; et ici, chez lui à Moscou, avec ses collègues, il est obligé de jouer celui qui n'a rien vu, de dire le contraire de ce qu'il pense profondément. Et la situation internationale en ces années 80 lui donne à penser.

C'est la fin de la crise des SS 20, ces missiles dont la précision et la mobilité (qualités dues à l'apport de l'espionnage technologique) allait donner la supériorité stratégique au Camp de la Paix; "Échec et mat" pensait-on au Kremlin.

Mais cela ne s'est pas passé comme prévu: les Occidentaux, États-unis en tête ont répliqué par le déploiement des Pershings et par celui des missiles de croisière.

Il y a eu des cas de mutinerie sur des navires de la Flotte; il y a l'Afghanistan , la Pologne et ce diable de Pape Polonais qui dit: "N'ayez pas peur".

Là où il est, il ressent parfaitement l'ambiance de guerre qui envahit la population mais surtout la classe dirigeante; il sait que la doctrine soviétique envisage l'emploi normal de l'arme atomique. Il connaît la capacité de riposte occidentale. Il comprend, par les papiers qu'il traite, que la nomenklatura essaye de reprendre l'avantage; des joueurs d'échec... Bien sûr, ses doutes et ses angoisses , il ne peut les partager avec personne;

Bien sûr, pour le journaliste russe Sergueï Kostine, " *rien dans le comportement de Vetrov ne permet de le considérer comme un combattant de l'ombre contre le système communiste ou un précurseur de la perestroïka. Cette supposition, qui se présente comme une certitude dans les publications françaises, a fait rire tous ceux qui ont connu Vetrov* " (1).

En 1981, il offre ses services à la DST, franchit l'étape la plus difficile rencontrée par tous les candidats à la défection: éviter de se faire repérer par le contre espionnage soviétique qui peut posséder des agents au sein des services occidentaux, et trouver rapidement le bon canal pour trouver la liaison et l'oreille du service auquel il va proposer sa collaboration.

Alors il va continuer à faire rire tous ceux qui l'ont connu; il va augmenter son côté pochard, et beaucoup viendront "boire avec lui" les innombrables bouteilles que lui procurera son traitant.

Pour lui, il est impératif d'apporter aux pays occidentaux la preuve que leur insouciance sécuritaire permet à l'URSS de piller leurs laboratoires en lui donnant ainsi de forger les

armes qui doivent lui donner l'avantage.

Sa haine du système, ses diverses frustrations, son passé lui donnent la possibilité de passer à l'action, de trouver des amis avec qui il peut parler "po doucham" (à cœur ouvert) comme disent les Russes.

C'est un professionnel, il sait comment travaillent ceux qui sont chargés de protéger la sécurité et les secrets soviétiques; il convaincra ses traitants de lui faire confiance; mais il reste lucide: le pire peut arriver: pour lui, la balle dans la nuque; pour ses traitants successifs, ce devrait être l'accident de circulation, l'écrasement par un poids lourd, par un métro. Message qui serait compris par le service intéressé.

Tout cela , approche, semble-t-il, de la vérité.

Dans de telles affaires , bien malin qui peut sonder les reins et les cœurs. Les spécialistes de la DST se posent plus de questions qu'il n'y a de réponses; le doute envahira souvent la réflexion de ses responsables. Mais les documents arrivent, en masse. S'il y a machination, où en est l'intérêt, l'objectif ?

Au cours de l'année suivante, il fournira près de 4.000 documents de toute première importance sur la collecte et l'analyse scientifique et technique par le KGB. 70 % des informations de Farewell concernent les États-unis, parce que c'est ce pays qui a le meilleur potentiel technologique, mais tous les pays occidentaux sont concernés.

Grâce aux milliers de documents fournis par Farewell, ce n'est pas tant l'ampleur du pillage scientifique et technologique soviétique que les gouvernements occidentaux découvrent, que sa planification et son organisation systématiques par la VPK, la Commission de l'industrie militaire. Une collecte faite à la demande : les divers secteurs militaires et industriels faisaient connaître chaque année leurs insuffisances et leurs retards.

À charge pour les agents des services secrets soviétiques infiltrés (2) dans le monde entier de leur fournir les informations technologiques qui leur manquaient. Les économies ainsi réalisées sont méthodiquement chiffrées: 6,5 milliards de francs entre 1976 et 1980. Les bilans de la VPK montrent qu'entre 1979 et 1981, de nombreux systèmes d'armes soviétiques ont bénéficié chaque année de la technologie occidentale.

Vetrov ignore par contre l'identité des agents occidentaux au service des Soviétiques et ne peut qu'aider à en définir les caractéristiques. ...

Il fournira par contre l'identité de 222 officiers du KGB de la ligne X sous couverture diplomatique dans l'ensemble des pays du bloc de l'Ouest et 70 agents clandestins de la Direction T.

Ce chiffre a d'ailleurs étonné certains professionnels qui n'ignorent pas le cloisonnement efficace existant entre les différents départements du KGB, mais qui n'ont pas compris qu'au poste où il se trouvait, il n'y avait plus ce cloisonnement, que les documents "Soverchenno sekret" quittaient les coffres forts où ils étaient conservés, pour transiter pendant quelques jours par le bureau de Vetrov qui en faisait profiter son traitant, avant de retourner dans l'espace cloisonné sécurisant.

Mais son apport à la cause du monde libre, et cela on le sait moins, n'a pas consisté qu'en informations d'ordre purement technologique.

En professionnel, il n'aimait pas être orienté sur des sujets qu'il ne dominait pas parfaitement; mais les réponses qu'il apportait dans divers domaines avaient une certaine valeur: l'évolution de la situation en Pologne, des évaluations sur l'implication soviétique dans l'attentat contre le Pape (Gromyko affirmant aux représentants des pays du Pacte que ce problème allait être réglé), etc.

C'est en témoin qu'il a pu raconter la réunion qui a eu lieu à Kaliningrad, en présence de Brejnev, qui tirait les conclusions du lancement de la première navette américaine, avec la participation du fin du fin du complexe militaro- industriel.; le directeur de la séance avait demandé à chacun de répondre en disant la vérité, pour une fois...

A la première question sur le danger représenté par la navette pour la sécurité du pays, la réponse avait été que cette nouvelle menace pouvait être mortelle. A la seconde question sur la capacité du complexe à y faire face, la réponse avait été positive, "mais en arrêtant tous les autres programmes...".

La conclusion avait été qu'il fallait tout faire pour freiner au maximum l'effort technologique et militaire américain. Comment ? par des offensives de Paix, de désarmement... Cela annonçait la suite.

Mais brusquement, après février 1982, Farewell ne se présente plus aux rendez-vous fixés.

Non que son double jeu ait été découvert par le KGB, mais, comme le découvrira la DST à l'automne seulement (et cela grâce aux Américains), il a été arrêté pour crime de droit commun !

Selon la version officielle, il a tenté de tuer sa maîtresse, qui exerçait sur lui un chantage depuis qu'elle avait trouvé dans son veston des documents dérobés au sein de la centrale soviétique.

Surpris par un milicien, il l'aurait abattu à l'aide d'un couteau de chasse... Sur ce point, courent bien d'autres variantes, invérifiables (la vérité est sans doute dans le dossier de l'enquête du KGB- mais d'après les informations qui en ont filtré (Livre de Kostine d'après un résumé de l'enquête), on comprend que Vetrov, comme tous les prévenus du monde, va balader les enquêteurs, essayer de *gagner du temps, de protéger ses traitants auxquels le lie une véritable amitié, peut-être de sauver sa peau*).

Jugé et condamné à 12 ans d'emprisonnement, il quitte la prison de Lefortovo pour Irkoutsk, en Sibérie. Sa trahison n'aurait été découverte par le KGB qu'un an plus tard, en avril 1983, après l'expulsion par la France de 47 " diplomates " russes choisis parmi les agents de Moscou dénoncés par Vetrov. Selon la coutume, il aurait reçu une balle dans la nuque, dans les couloirs de la prison. Ici aussi, il y a plusieurs variantes.

Comment cette affaire a-t-elle été vécue par les différentes parties?

En France :

Il est indéniable que cette affaire a permis au Président Mitterand, informé depuis sa nomination à l'Élysée du travail de cette taupe au profit de son pays, de marquer un point vis à vis du Président Reagan, lors du sommet d'Ottawa (17-20 juillet). Était ainsi annulé le froid engendré dans les relations entre les deux pays créé par l'entrée de ministres communistes au gouvernement.

Plus tard, on ne sait trop sous quelle influence, certains conseillers du Président auraient commencés à voir dans cette affaire (ou au moins dans l'insistance du patron de la DST à obtenir de nouvelles expulsions sans doute justifiées , mais peu politiques) une machination américaine visant à l'intoxiquer...

On a reproché à la DST d'avoir exagéré l'importance de la manipulation, pour justifier son existence, sérieusement remise en question après mai 1981. La DGSE ne fut mise au courant de l'affaire qu'en 1983 ou 1984; dans ce service certains, sans en rien savoir, n'ont voulu y voir qu'une opération de pénétration des soviétiques.

En tous cas, la DST a dévoilé une partie des agents soviétiques impliqués et a neutralisé le dispositif de recherche de l'URSS. Il en a été ainsi dans les autres pays d'Europe.

Quelle manœuvre d'intoxication, quel grand objectif supérieur auraient pu pousser l'URSS à sacrifier ainsi ses réseaux ?

Les Etats-Unis :

Mais c'est indéniablement le Président Reagan qui va utiliser au mieux cette affaire. Il ne va plus jouer aux échecs, mais impose une partie de poker.

Bien sûr des agents seront arrêtés. Mais il va comprendre que tout cela lui fournit l'information permettant d'asphyxier l'URSS, de la mettre KO debout en la lançant dans une course technologique à l'armement , qu'elle ne pourra pas suivre - ce sera la première version de la Guerre des étoiles, le grand bluff qui a réussi, allant jusqu'à fausser les essais d'interception de missiles pour affoler l'adversaire.

Ce sera toute une grande manip, réussie, tendant à lancer la recherche technologique soviétique sur de fausses pistes...Mais cela dépasse le cadre de notre étude.

Il y a eu des doutes aussi: le dossier Farewell contraignait les Américains à changer les codes de guidage de leurs missiles de croisière que les Soviétiques avaient percés à jour . Ce qui ,

bien sûr a pu être interprété comme l'un des objectifs de la "manipulation d'intoxication " qu'auraient pu mener les Soviétiques.

Que penser des nombreuses critiques de l'affaire, mettant en cause la main mise américaine, etc.

Que penser des pages de Gilles Ménage consacrée à cette affaire? Des personnalités proches du pouvoir ont-elles pu réellement se couper ainsi des réalités et du bon sens.

Non, les Américains n'ont pas été impliqués dans la manipulation à Moscou; cela aurait été à l'encontre de la simplicité voulue dans celle-ci.

Oui, ils ont fourni la technologie de l'appareil photo; oui, au début, ils étaient seuls à pouvoir développer; mais le problème a été vite réglé.

Oui encore, une majorité de renseignements concernait les États-unis; on a vu comment la majorité des objectifs soviétiques étaient américains.

A priori, non, ils n'ont pas manigancé cette intoxication en fournissant par un (faux?) colonel du KGB , à Moscou, de fausses informations, de faux documents portant la vraie signature de Brejnev à un amateur français.

Faut-il ajouter que c'est dès cette époque que les Soviétiques recrutèrent au sein de la CIA et du FBI des agents efficaces qui ont entre autres permis l'arrestation et l'exécution d'une dizaine d'agents recrutés par les Américains à Moscou.

En URSS :

Il est normal que les responsables du KGB aient voulu expliquer le succès de l'entreprise ou de la trahison de Vetrov par l'aide considérable apportée par les Américains à Moscou même; ils ne pouvaient comparer cela qu'aux gros dispositifs qu'ils mettaient en place par exemple à Paris pour couvrir des contacts importants et balader toutes les forces de la DST.

Il est normal qu'ils aient voulu salir sa mémoire. Il est quasi réglementaire qu'il ait été abattu d'une balle dans la tête; c'était la tradition et cela devait servir d'exemple aux éventuels candidats.

Mais on peut affirmer que Vetrov a amené la direction soviétique sur la voie de la perestroïka, à la chute du Mur de Berlin , à la fin de la guerre froide...

Il y a eu un effet Farewell, au sein même des services soviétiques et post soviétiques.

Cette affaire aurait eu un retentissement psychologique considérable sur les membres du KGB. Cela n'a bien sûr pas été un élément fondamental de la Perestroïka, mais elle a révélé le malaise profond et les contradictions qui ont provoqué l'implosion du système.

Cette affaire, et la façon dont Vetrov a fait face aux interrogatoires, a eu un effet corrosif sur la façade du KGB.

Des officiers ont admiré en secret son courage et sa détermination à lutter contre le

népotisme.

En 1988, le mécontentement a commencé à se manifester ouvertement, avec un premier incident lors de l'ouverture de la réunion qui devait élire le Bureau du 1er Directorate.

Trois brillants officiers traitants ont contesté la présence sur l'estrade, à côté du général Bobkov, alors vice-président du service, d'un " pistonné ", ancien du directorat, où il n'avait jamais brillé ni par sa compétence, ni par son efficacité.

Prise au dépourvu, la direction n'avait pu que battre en retraite.

La brèche ainsi ouverte n'a cessé de s'élargir tandis que le régime se délitait, pour aboutir l'année suivante à la signature, par plus de 200 officiers du KGB de Sverdlovsk, d'une lettre ouverte à leur direction.

Alors, l'affaire Farewell a-t-elle été l'une des plus grandes affaires d'espionnage du XXe siècle, comme l'aurait affirmé le Président Reagan; a-t-elle été une grange manipulation, menée par les Soviétiques, les Américains ?

Un jour, on saura, et on s'étonnera de la simplicité de toute cette affaire très humaine: bon sens, patriotisme, amitié. Et il faudra rendre hommage à Vladimir Ippolitovitch Vetrov du rôle qu'il a accepté de jouer, quelques soient ses véritables motivations, et qui a contribué à l'évolution du monde.

(1) [*Sergeï Kostine: " Bonjour Farewell. La vérité sur la taupe française du KGB, Paris, Laffont, 1997 "*](#), p. 104.

(2) *Le GKNT (Comité d'État pour la science et la technique), l'Académie des sciences et le ministère du Commerce extérieur participent au recueil du renseignement et fournissent les couvertures*

Le plan d'invasion allemande de 1940 était connu du SR français

Category: 1940 : Invasion de la France, 2ème Guerre Mondiale (1939-1945), Europe de l'Ouest, Extraits de bulletin, Renseignement, Services allemands
21 août 2024

Parmi les événements qui ont, semble-t-il, " surpris " les Français. il en est un qui demeure

toujours d'actualité par ses tragiques et innombrables conséquences, c'est l'invasion éclair de la France par l'Armée allemande au printemps 1940. Bien des fois nous avons prouvé que le Commandement (et le Gouvernement) français avaient été prévenus par les Services Spéciaux de cette éventualité.

Par le Colonel DOUDOT

Sur ordre du Colonel PAILLOLE, j'avais passé le mois de janvier 1940 en Hollande avec la mission d'y réorganiser nos réseaux CE.

Un de mes amis néerlandais (ma femme, belge d'origine hollandaise, avait de nombreux parents dans ce pays), me communiquait bénévolement tous les mois, depuis longtemps avant la guerre, les originaux des circulaires secrètes de la Gestapo (listes d'agents français et alliés arrêtés ou recherchés en Allemagne et aussi des renseignements militaires et des photographies (les ouvrages de la ligne Siegfried de la région d'Aix-la-Chapelle)

D'accord avec ma direction, je rédigeais des extraits de ces listes à l'intention des S.R. et C.E. belges.

Le 14 février 1940, j'étais en mission de liaison de ce genre à Bruxelles où j'apprenais l'aventure de l'avion allemand qui s'était posé par mégarde, le 11 février, sur la neige dans la ligne défensive belge près de Hasselt ; les occupants, deux officiers supérieurs allemands, transportaient un original du plan d'opérations allemand pour le front de l'Ouest (invasion du 10 mai 1940).

Voici ce qui s'était passé.

Un officier supérieur allemand avait été chargé de porter à la Kommandantur militaire de Cologne le plan d'opérations (Aufmarschplan) de l'armée allemande sur le front Ouest. A son passage à Munster en Westphalie il rencontra un de ses camarades de la première guerre mondiale, major de l'aviation, qui le supplia d'interrompre son voyage et de fêter convenablement leur rencontre.

Le dîner, très gai, se prolongea outre mesure et l'officier manqua sa correspondance de train de Cologne. Pour rattraper le retard le major aviateur lui proposa de le conduire le lendemain matin (tôt) avec un petit avion.

Le temps devint mauvais dans la matinée et la visibilité minime ; l'avion se perdit dans la nature. En survolant Maastricht (Limbourg hollandais), le pilote crut reconnaître la cathédrale de Cologne. En réalité il faut beaucoup d'imagination pour confondre la célèbre cathédrale allemande et ses deux clochers avec celle de Maastricht beaucoup moins haute.

Le pilote se posa alors un peu plus au Sud, en plein dans la ligne de défense belge.

Les occupants de l'avion furent arrêtés.

Conduits au poste de gendarmerie, les officiers allemands n'eurent pas l'occasion de faire disparaître le dossier secret. L'un d'eux jeta subitement tout le dossier dans le fourneau rouge de chaleur. Mais un gendarme belge eut le courage de retirer tout le paquet, se brûlant

sérieusement la main. Les documents étaient déjà consommés sur les bords.

L'E.M. belge fut en mesure de déchiffrer toutes les phrases des textes.

Un de mes amis, bien placé à l'E.M. belge, me communiqua dans les grandes lignes le contenu des documents secrets allemands.

Etant donné que quelque temps auparavant le Roi des Belges avait prononcé un grand discours sur la neutralité de la Belgique - il y avait en 1940 presque autant de troupes belges à la frontière française qu'à la frontière allemande - mon ami n'osa pas me remettre le texte intégral du plan allemand.

Le même soir mes chefs étaient en possession de mon rapport détaillé. La réaction à la réception de ces renseignements fut peu encourageante.

En France, on estimait que le Gouvernement belge était en difficultés politiques et avait " monté " ou " gonflé " cette affaire pour en tirer profit.

Le Commandement pensa comme l'E.M. belge, au moins au début de l'affaire, qu'il s'agissait d'une intoxication bien présentée par le commandement allemand. L'erreur de navigation du pilote allemand trouva peu de crédit, surtout en raison du transport du plan d'opérations en question.

En Allemagne, Hitler croyant à une trahison, furieux, et surtout en colère contre l'Abwehr et son chef, l'Amiral Canaris (décapité après l'attentat contre le Führer de juillet 1944), voulut faire " liquider " les deux officiers en question.

L'instruction ouverte par la justice et la police, n'apporta pas la preuve d'un acte de trahison prémédité, mais conclut seulement à une négligence grave.

Les documents étaient authentiques et constituaient une nouvelle version du plan Schlieffen.

Le Général von Manstein fut chargé d'élaborer un nouveau plan d'opérations. Par manque de temps et devant l'incrédulité des alliés dont l'E.M. allemand eut rapidement conscience, ce nouveau plan ne se distingua guère de l'ancien.

Deux mois plus tard, l'armée allemande envahissait la Hollande, la Belgique et la France.

L'Offensive Rundstedt de 1944 était également connue à l'avance.

En haut lieu on ne crut donc pas à l'authenticité du plan d'opérations de 1940, pas plus que le Commandement U.S.A. ne crut à l'authenticité du rapport d'un déserteur allemand qui se présenta le 20 octobre 1941 à l'armée soviétique.

J'étais alors officier de liaison auprès d'une " Task-Force " interalliée (SCI) à Spa, chargée de saisir avec les premières troupes les documents de la Gestapo à Aix-la-Chapelle.

Je vois encore maintenant en esprit ce rapport du déserteur allemand qui était bien informé.

Il prédisait l'offensive de von Rundstedt ; il venait de l'Eifel où, sur le Nürburgring étaient

concentrées les unités qui devaient participer à cette offensive.

Le déserteur appartenait à l'une de ces unités. Il révéla les objectifs prévus au jour le jour par le Commandement allemand, les axes de marche, l'effort principal sur Bastogne, en vue de la percée du front allié en direction de la Meuse et d'Anvers dans le but de couper les armées du Nord (Belgique et surtout Hollande), des troupes du Sud (Luxembourg et France).

Il fournit toutes les précisions sur les unités allemandes qui devaient prendre part à cette offensive. Le seul détail qu'il ignorait était la date de l'offensive. Elle fut en réalité déclenchée vers la mi-décembre 1944.

Vers Noël je me rendis de Tilburg (Brabant hollandais) en mission à Luxembourg et au lieu de prendre la route directe je dus passer par Rocroi-Longuyon.

A l'aide d'une copie du rapport du déserteur j'étais en mesure de vérifier journallement la progression des troupes allemandes et l'exactitude des renseignements fournis par lui.

Le Commandement américain n'avait nullement renforcé ses troupes face à l'Eifel le long des frontières luxembourgeoises et belges, secteur gardé par quelques postes isolés, lorsque l'armée von Rundstedt passa à l'attaque. Ndlr : - *Comme pour l'affaire de 1940, " on n'y croyait pas" ... Ainsi est illustrée une fois de plus cette fâcheuse tendance des Commandements et Gouvernements d'accorder plus de crédit à ce qui entre dans leurs vues qu'à la réalité lorsqu'elle est présentée par les Services Spéciaux officiels sous un jour qui ne correspond ni aux plans établis ni aux hypothèses scientifiquement échafaudées...*

[Le TR africain participe a la victoire en Tunisie Un exemple d'intoxication](#)

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Maghreb - Moyen Orient,Services allemands
21 août 2024

Tous les anciens du poste TR 119 qui le connaissaient l'appelaient "le Chinois" ; on a souvent parlé de lui à la D.S.M. à ALGER. Il avait été baptisé ainsi dans l'Abwehr à BERLIN-RANGSDORF. Les camarades de service britannique à ALGER appréciaient beaucoup le travail du "Chineese". Grâce au « Chinois » le Poste TR d'ALGER peut revendiquer sa part dans la victoire de la guerre de Tunisie.

Installé dans une maison à DRACIA pendant des heures il chiffrait et déchiffrait des télégrammes. Pendant ses loisirs, il était jardinier, chauffeur ou coiffeur. Sa principale occupation consistait à renseigner de nuit à heures fixes le Q.G. allemand sur les opérations militaires des Alliés en AFN.

1944 : L'opération Bodyguard et le débarquement en Normandie

Category: 1940-1944 : Résistances en France,1942-1945,1944 : Débarquements en France,2ème Guerre Mondiale (1939-1945),Affaire Enigma,Amérique du Nord,Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Services allemands,Services français,Services occidentaux
21 août 2024

Certains de nos camarades se sont étonnés que la totalité des forces allemandes n'ait pas été alertée dès le 5 juin 1944 en raison de l'imminence de l'attaque alliée sur les plages de Normandie.

Le commandement de la Wehrmacht avait été informé par l'Abwehr de l'ordre diffusé par la B.B.C. aux Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) de procéder sans délai au sabotage systématique des voies de communication, ce qui impliquait l'annonce de l'imminence du débarquement.

Nous résumons ci-après l'état de nos connaissances sur cet aspect important de la phase essentielle de notre Libération.

1) RAPPEL DE DEUX DONNEES CAPITALES

a) Depuis le début de 1944, les Services Spéciaux alliés (y compris nos services) appliquent le plan général d'intoxication Bodyguard qui doit aboutir, notamment par la mise en œuvre du plan annexe Fortitude, à persuader l'ennemi que le débarquement de Normandie est une vaste entreprise de dissuasion; la « menace principale » pour la Wehrmacht doit être l'attaque au nord de la Seine par le Pas-de-Calais.

Une menace secondaire est soutenue en Méditerranée. On sait (notamment par le décryptement des messages **Enigma**) que ce plan d'intoxication est une réussite totale jusqu'au début de juillet 1944 et qu'il incita le haut commandement allemand à maintenir ses forces dispersées.

b) Depuis la fin de 1943, l'Abwehr est au courant des conditions dans lesquelles les F.F.I. et les F.F.C. seront informées des projets de débarquement alliés par la B.B.C. Le 24 octobre 1943 l'O.K.W. a répercuté sur le front de l'Ouest ces indications recueillies par l'Abwehr grâce à sa pénétration dans les organisations de Résistance en France, ses écoutes radios et ses décryptements.

Ainsi l'ennemi sait que l'information des résistants doit se faire en deux temps avec la diffusion des vers de Verlaine

— 1er temps : « Les sanglots longs des violons de l'automne »

— 2e temps : « Bercent mon cœur d'une langueur monotone ».

La diffusion du 1er temps signalera l'approche du débarquement, sans en donner ni lieux ni date. La diffusion du 2e temps précédera de très peu le déclenchement des opérations et donnera l'ordre de sabotage dans toute la France.

Depuis le mois de mai 1944 la B.B.C. a diffusé plusieurs fois le premier vers de Verlaine. Les Allemands l'ont capté. Ils savent à quoi s'en tenir. Le Commandement allemand en France (P.C. à Saint-Germain) a alerté par précaution ses armées au Nord et au Sud de la Seine. Rien ne s'étant produit fin mai, Von Rundstedt lève l'alerte et précise qu'elle ne sera éventuellement renouvelée que sur son ordre.

2) DEROULEMENT DES EVENEMENTS

a) Le 5 juin 1944 à partir de 21 heures, la B.B.C. diffuse à plusieurs reprises le 2e temps (2e vers de Verlaine) soit l'ordre de sabotage. Il est intercepté par les écoutes de la station de l'Abwehr de la région de Nord ainsi que par les services spécialisés de la 15e Armée allemande stationnée au Nord de la Seine jusqu'au Pays-Bas. Ces services répercutent leurs interceptions sur le P.C. de Saint-germain qui donne l'ordre d'alerte maximum à cette 15e armée. Il est 22 h 30. A 23 h 15, toutes les défenses côtières de la 15e armée sont en place.

b) C'est la 15e Armée allemande qui défend les côtes de Normandie et de Bretagne. Son chef, Rommel, est en Allemagne depuis le 4 mai 1944. Les principaux chefs de ses grandes unités sont le 5 juin 1944 depuis 9 heures, à Rennes, pour participer à un Kriegspiel. Le Général Speidel, Chef d'E.M. de Rommel est au P.C. de cette 7e Armée à la Roche-Guyon (sur la Seine à l'ouest de Mantes). A 23 heures il reçoit une communication téléphonique de la 7e Armée signalant qu'à la suite des messages diffusés par la B.B.C., elle est en état d'alerte. A 23 h 15 Speidel téléphone à Rundstedt à Saint-Germain. Il demande ce qu'il doit faire. Réponse « Bornez-vous pour le moment à surveiller vos voies de communications et évitez les sabotages ».

c) A minuit, début des parachutages alliés : anglais près de Caen, américain dans le Cotentin, français dans le Morbihan. Les premiers sabotages F.F.I. sur les voies ferrées et les ponts sont signalés, notamment en Bretagne.

d) Devant l'ampleur des parachutages Rundstedt donne l'ordre d'alerter la 7° Armée. Il est 1 h 45 le 6 juin 1944. Les troupes rejoignent leurs positions de combat à partir de 2 heures. Les chefs des grandes unités alertées à Rennes, rejoignent leurs commandements avec précipitation. L'un d'eux, commandant la 91e Division allemande est tué par les parachutistes U.S. sur la route en direction d'Avranches. Le 9 juin 1944 Hitler donne l'ordre à Rommel de prescrire une enquête pour connaître les raisons qui ont retardé la mise en alerte des troupes allemandes. Grièvement blessé sur le front de Normandie, Rommel est remplacé à la tête de la 7e Armée par le Général Dollman qui se suicidera quelques jours plus tard. En juillet 1944 l'enquête sera abandonnée.

Le S.M. et le T.R. dans les premières opérations de débarquement

Category: Afrique,Extraits de bulletin
21 août 2024

Nous publions cet extrait des souvenirs du Colonel Parisot spécialement à la mémoire et en hommage au Sous-Lieutenant Renaud qui fut le premier officier S.M. de débarquement tué au cours de la première opération de libération du continent européen. *Outre ce dramatique épisode qui coûta le 14 juin 1943 la vie à notre héroïque camarade dans l'îlot de Pantelleria, le récit de Serge Parisot chef de notre première équipe S.M./T.R. de débarquement en Italie comporte des révélations fort révélatrices sur la nature des rapports avec nos alliés... ainsi qu'avec la gente féminine italienne.*

DÉBARQUEMENT EN SICILE EN JUILLET 1943

Le lecteur alléché par ce titre risque fort d'être déçu : il ne sera question ici ni d'un héroïque assaut sous un feu d'enfer ni d'un abordage en tapinois par une nuit sans lune... Mon arrivée comme celle des fameux carabiniers fut si tardive que toutes les côtes méridionales de la grande île étaient déjà truffées de troupes anglo-américaines lorsque je fus admis (en même temps qu'un tabor de goums marocains prévu pour d'éventuels et obscurs combats en montagne) à l'honneur de représenter la participation française à l'opération.

L'EMBARQUEMENT DE L'ÉQUIPE S.S.M./T.R.

Car notre armée d'Afrique en dépit de sa contribution importante sinon décisive à la libération de la Tunisie, a tout de suite été traitée de façon indigne et évincée par nos alliés ; sous prétexte de haute politique. Il ne fallait pas que les Français risquent de se venger du coup de poignard dans le dos reçu des Italiens en juin 1940 ; en effet, les Anglo-Saxons espéraient bien la défection pure et simple des forces armées fascistes, et notre encombrante présence n'était pas souhaitable en raison des incidents à craindre.

Les goumiers engagés en petit nombre dans l'intérieur de l'île, ne seraient pas gênants et pourraient être précieux en terrain difficile ; les Services Spéciaux d'Alger qui venaient de rendre au débarquement en Sicile un service signalé en menant à bien l'Affaire Gilbert (opération d'intoxication menée par nos Services dans le cadre de la Force A) pourraient aussi être d'autant plus utiles à la coalition.

J'avais naguère voyagé en Sicile et j'offrais à démarrer dans l'île, sinon en Europe, une extension de la fameuse affaire (dont j'avais été l'officier traitant).

Le seul ennui était qu'un uniforme français serait plus voyant à Syracuse qu'au fin fond des djebels siciliens.

J'avais décliné l'offre flatteuse de revêtir l'uniforme britannique et décidé de remplir notre mission en civil.

Voilà comment au port de la Goulette je pris place avec Guillaume pour adjoint et deux sous-officiers français également " en bourgeois " dont un pianiste, c'est-à-dire un opérateur radio sur un honnête et pacifique chalutier battant pavillon neutre (portugais).

A bord une autre équipe de passagers, cette fois en tenue, appartenait aux Services Spéciaux britanniques : un captain irlandais arborant sur le côté de son béret un joli petit plumet vert, un Français d'origine maltaise frais émoulu des torrides geôles - pontons tunisiennes (pour avoir été pris quelques mois trop tôt en train de poser des mines ventouses sous le ventre de bateaux italiens), un juif tunisien et un aventurier italien ; le tout avec la bénédiction du sympathique major Trevor Wilson représentant de l'I.S. sur les territoires français libérés en Afrique du Nord.

Le bâtiment en cause " Le Prodigal " avait bel et bien droit aux initiales " H.M.S. " (on His Majesty Service). Son pittoresque commandant (un lieutenant de vaisseau anglais de Tanger parlant espagnol, français et arabe) et l'équipage de " pêcheurs " étaient intégralement fournis par la royal navy.

Le S.S.M. et le T.R. dans les premières opérations de débarquement en Italie Juillet 1943, PANTALLERIA et SICILE

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Services allemands
21 août 2024

Nous publions cet extrait des souvenirs du Colonel Parisot spécialement à la mémoire et en hommage au Sous-Lieutenant Renaud qui fut le premier officier S.M. de débarquement tué au cours de la première opération de libération du continent européen.

Outre ce dramatique épisode qui coûta le 14 juin 1943 la vie à notre héroïque camarade dans l'îlot de Pantelleria, le récit de Serge Parisot chef de notre première équipe S.M./T.R. de débarquement en Italie comporte des révélations fort révélatrices sur la nature des rapports avec nos alliés... ainsi qu'avec la gente féminine italienne.

DÉBARQUEMENT EN SICILE EN JUILLET 1943

Le lecteur alléché par ce titre risque fort d'être déçu : il ne sera question ici ni d'un héroïque assaut sous un feu d'enfer ni d'un abordage en tapinois par une nuit sans lune... Mon arrivée comme celle des fameux carabiniers fut si tardive que toutes les côtes méridionales de la grande île étaient déjà truffées de troupes anglo-américaines lorsque je fus admis (en même temps qu'un tabor de goums marocains prévu pour d'éventuels et obscurs combats en montagne) à l'honneur de représenter la participation française à l'opération.

L'EMBARQUEMENT DE L'ÉQUIPE S.S.M./T.R.

Car notre armée d'Afrique en dépit de sa contribution importante sinon décisive à la libération de la Tunisie, a tout de suite été traitée de façon indigne et évincée par nos alliés ; sous prétexte de haute politique. Il ne fallait pas que les Français risquent de se venger du coup de poignard dans le dos reçu des Italiens en juin 1940 ; en effet, les Anglo-Saxons espéraient bien la défection pure et simple des forces armées fascistes, et notre encombrante présence n'était pas souhaitable en raison des incidents à craindre.

Les goumiers engagés en petit nombre dans l'intérieur de l'île, ne seraient pas gênants et pourraient être précieux en terrain difficile ; les Services Spéciaux d'Alger qui venaient de rendre au débarquement en Sicile un service signalé en menant à bien l'Affaire Gilbert (opération d'intoxication menée par nos Services dans le cadre de la Force A) pourraient aussi être d'autant plus utiles à la coalition. J'avais naguère voyagé en Sicile et j'offrais à démarrer dans l'île, sinon en Europe, une extension de la fameuse affaire (dont j'avais été l'officier traitant).

Le seul ennui était qu'un uniforme français serait plus voyant à Syracuse qu'au fin fond des djebels siciliens.

J'avais décliné l'offre flatteuse de revêtir l'uniforme britannique et décidé de remplir notre mission en civil.

Voilà comment au port de la Goulette je pris place avec Guillaume pour adjoint et deux sous-officiers français également " en bourgeois " dont un pianiste, c'est-à-dire un opérateur radio sur un honnête et pacifique chalutier battant pavillon neutre (portugais).

A bord une autre équipe de passagers, cette fois en tenue, appartenait aux Services Spéciaux britanniques : un capitain irlandais arborant sur le côté de son béret un joli petit plumet vert, un Français d'origine maltaise frais émoulu des torrides géôles - pontons tunisiennes (pour avoir été pris quelques mois trop tôt en train de poser des mines ventouses sous le ventre de bateaux italiens), un juif tunisien et un aventurier italien ; le tout avec la bénédiction du sympathique major Trevor Wilson représentant de l'I.S. sur les territoires français libérés en Afrique du Nord.

Le bâtiment en cause " Le Prodigal " avait bel et bien droit aux initiales " H.M.S. " (on His Majesty Service). Son pittoresque commandant (un lieutenant de vaisseau anglais de Tanger parlant espagnol, français et arabe) et l'équipage de " pêcheurs " étaient intégralement fournis par la Royal Navy.

En principe, l'outil et ses forbans avaient été prévus pour travailler dans l'Adriatique parmi le dédale de " canali " et d'îles bordant la côte dalmate, leur mission normale était le largage d'agents yougoslaves opérant en liaison avec les partisans tchétniks (royalistes de Mikhaïlovitch) ou titistes (communistes) soulevés contre les occupants allemands.

Les mauvaises rencontres pouvaient être fréquentes entre bâtiments de nationalités incertaines, et le " Prodigal " était muni d'un dispositif ingénieux, permettant en appuyant sur un bouton, de démasquer instantanément un petit canon et deux postes de mitrailleuses jumelées normalement dissimulées derrière le plat-bord escamotable.

LA FIN DU SOUS-LIEUTENANT RENAUD A PANTELLERIA

Nous devons faire escale à Pantelleria ce petit chicot de lave noirâtre que des propriétaires italiens avaient aménagé au milieu du canal de Sicile à la fois en terrain d'aviation, en poste d'observation fortifié sur la route de Malte et, enfin, en " confino " camp de concentration pour déportés politiques.

Trois semaines auparavant, mon jeune camarade et coéquipier du poste de contre-espionnage de Tunis, le Sous-Lieutenant Renaud, y avait trouvé une mort héroïque dans les circonstances suivantes : sa connaissance de l'italien, du grec, du turc et de l'arabe (il était né à Alexandrie d'Égypte) lui avait valu la mission de recherches outre la documentation et le personnel des services spéciaux italiens, d'éventuels prisonniers échappés lors du repli du pénitencier et susceptibles d'être utilisés comme agents ; il avait comme compagnon de mission un journaliste israélite de Tunis et un gendarme secrétaire lui-même étant radio et muni d'un poste-valise pour communiquer avec notre poste de Tunis. A peine débarqué il avait déployé son antenne dans un bâtiment en ruines et attendait l'heure toute proche de la vacation, lorsqu'une vague de stukas entreprit un bombardement en piqué.

Ayant commencé ses appels il ne voulut pas céder aux objurgations de ses compagnons pressant d'interrompre l'émission et de chercher un meilleur abri. Sous le souffle des explosions ce qui restait de la toiture s'effondra et ensevelit notre camarade sous un chaos de pierres et de plâtre ; dans un nuage de poussière on parvint à le dégager en soulevant une énorme poutre qui l'étouffait. Pâle mais sans blessures autres que superficielles, il souriait et semblait presque intact. Les sauveteurs se félicitaient déjà de ce dénouement lorsqu'il rendit le dernier soupir, tué à retardement par le choc en ayant succombé à une hémorragie interne. Je tiens ces détails du journaliste de Tunis, Lucien Smadja que j'avais bien inconsidérément apostrophé en le voyant rentrer au poste de la rue d'Angleterre à Tunis avec la mine décomposée.

A PANTELLERIA NOUS AVONS RELACHE QUELQUES HEURES. Essayant une tempête sévère j'y ai horriblement souffert ; pour la première et sans doute la dernière fois de mon existence, du mal de mer ; mais l'honneur était sauf car presque tous nos boulingueurs étaient également hors de combat.

DÉBARQUEMENT EN SICILE

Pour notre arrivée à Syracuse nous avons eu droit à un étincelant feu d'artifice dû à une attaque aérienne. L'adorable fontaine Arethuse, désertée par ses colombes blanches, recéléait des pièces de D.C.A. en batterie sur une affreuse plateforme datant sans doute des Allemands et masquant les papyrus de la célèbre vasque. Tous les murs de la ville étaient déjà bariolés d'affiches représentant Roosevelt ou Churchill souriant sur le fond tricolore de leurs couleurs nationales ; les moustaches de Giraud n'apparaissaient nulle part et il n'était pas davantage question de notre bleu, blanc, rouge. Très vite notre équipe s'est mise au travail en liaison avec les Services Spéciaux alliés.

Désormais nous portions ingénument nos tenues françaises, j'arborais même un képi et aucun Anglais ni Américain ne s'est permis de nous en faire la moindre réflexion. La suite de l'histoire comporte un épisode croustillant qu'il eût été dommage de passer sous silence : Une quinzaine de jours plus tard alors que nous étions à Catane nous apprenons que le " Prodigal " faisait escale dans le port. C'était le moment où jamais de rendre à son sympathique " pacha " la cordiale hospitalité qu'il nous avait offerte à son bord. Après quelque libations il nous a avoué chercher pour le repos du guerrier " une femme au cheveux noirs, et sans conscience ". Après le dîner, comme nous le rattachions dans la chambre que nous lui avions réservée, il a eu l'agréable surprise de découvrir sous sa moustiquaire l'objet de ses désirs (1) dûment défrayée par anticipation, car pour l'honneur du pavillon il faut savoir recevoir.

Commentaires de l'ouvrage d'Anthony Cave Brown. « La Guerre Secrète 1939-1945 »

Category: Affaire Enigma, Europe de l'Ouest, Extraits de bulletin, Livres et publications, Renseignement, Services allemands
21 août 2024

Dans le présent bulletin une place de choix est réservée au remarquable article de notre Président National, consacré une fois de plus à « cette sacrée vérité ». Sous le titre sans ambiguïté de « Comment on fausse l'histoire », le colonel Paillole exécute en quelques pages les neuf cent huit que comporte la traduction en français de l'ouvrage d'Anthony Cave Brown. « La Guerre Secrète 1939-1945 ».

Ce n'est hélas pas la première fois que, depuis 1945, on nous assène des explications lumineuses - dans leur concision et leur simplicité - d'une guerre secrète dont les uns et les autres nous avons eu l'honneur d'être les acteurs à divers échelons. On peut même dire qu'il y a eu dans cette cascade de révélations une curieuse gradation dans le sensationnel.

Cela avait commencé par une condamnation sans appel des services spéciaux occidentaux en général et de notre « vieille maison » en particulier. Surclassés, ridiculisés par le tandem « Abwehr - 5e Colonne », l'I.S. britannique et l'ensemble S.R.- S.C.R.-S.T. français portaient une responsabilité écrasante dans les revers de la première phase de la guerre et, plus spécialement, dans la catastrophe de Mai-Juin 1940.

Dieu merci la relève de ces « incapables » allait être assurée à la fois en Grande-Bretagne par des réservistes géniaux et, en France, par une levée en masse de résistants apprenant sur le terrain les rudiments du Renseignement.

A la thèse du « vide initial » et de l'apparition providentielle de « l'Armée de l'An II du Renseignement » devait succéder celle de l'omniprésence et de l'omniscience des services spéciaux soviétiques. Avec « l'Orchestre Rouge » tout devenait clair, y compris les pertes effroyables de l'Armée Rouge de juin à octobre 1941, La guerre avait été « gagnée en Suisse » selon certains, au G.O.G. d'Hitler selon d'autres.

A lui seul, Leopold Trepper s'était payé le luxe d'abattre la Wehrmacht. Rappelons-nous simplement le bruit fait en France autour de ce personnage qui se targuait de son « ancienneté dans la Résistance » - dès 1938, avait-il l'impudence d'affirmer, alors que jusqu'en juin 1941 il avait été tout simplement le Résident en Europe Occidentale du Service de Renseignements d'un pays ami de l'Allemagne - en s'intéressant avant tout à la France, à la Belgique et aux Pays-Bas.

Certes, entre-temps, nous avons tenté de réagir au service de « cette sacrée vérité », mais les

ouvrages énumérés dans l'article du Président National n'on pas toujours eu le retentissement de certains livres à sensation, tant il est vrai qu'en France les « produits étrangers » ont toujours tenu le haut du pavé Cette amère vérité se confirme une fois de plus avec le succès du livre de Brown. Grâce à lui une nouvelle explication globale de la défaite allemand basée sur la triade Ultra (alias Enigma) - Intoxication - Orchestre Noir - , supplanté celle de l'Orchestre Rouge. On en arrive à se demander comment dans ces conditions, l'Allemagne hitlérienne a-t-elle pu tenir jusqu'en 1945 ?

Le Président National s'est donné la peine de démonter le mécanisme de cette nouvelle trouvaille des falsificateurs de l'histoire. Il appartient à chacun de nous de diffuser, aussi largement que possible - en profitant de toutes les occasions -, l'essentiel de sa mise au point.

« LA GUERRE SECRÈTE » 1939-1945 (I)

par le Colonel Paul PAILLOLE

... « On n'en a jamais révélé autant »...

... « Une dimension jusque là inconnue »... .. « Passionnant »...

Passionnant, il l'est ce livre (1) encensé en de tels termes par la presse de France et des pays occidentaux, à l'exception de l'Allemagne.

Un tirage énorme sanctionne ces commentaires. Certes, les lecteurs avides de mystères, de combinaisons secrètes, de complots, de trahisons de haut vol, de manoeuvres occultes en tous genres y trouvent leur compte.

L'auteur pratique avec une singulière habileté une manipulation des événements. Ses références aux archives, aux témoignages, aux historiens sont impressionnantes. Elles emportent l'adhésion du profane, à fortiori celle de l'amateur de choses secrètes. J'ai lu cet ouvrage avec application et ma surprise est extrême devant ce concert d'éloges.

Je croyais moins naïfs nos médias spécialisés. Il me semblait qu'un minimum de connaissances historiques, associé à la nécessaire conscience professionnelle obligerait les commentateurs d'oeuvres aussi spéciales à donner à la recherche de la vérité une priorité sur les produits de l'imagination et l'attrait du « suspense »... Je me trompais.

Ainsi, au fil des ans, avec de telles complicités, s'estompe la réalité des faits. La répétition amplifiée des mensonges, l'accumulation des erreurs, la multiplication des oeuvres subjectives, finissent par étouffer l'Histoire, tout comme les mauvaises herbes ruinent le champ de blé.

* *

Je n'ai pas l'intention d'écrire ici une recension du livre d'Anthony Cave BROWN. Je veux simplement mettre en garde ses éventuels lecteurs contre une acceptation sans nuance de sa relation de la Guerre Secrète et de ses effets dans le deuxième conflit mondial. Ce faisant, je souhaiterais mettre un frein au crédit trop vite et trop facilement accordé à des ouvrages du

même type qui spéculent sur l'appétit des lecteurs pour les affaires ténébreuses et leur incommensurable crédulité.

Je résume : pour BROWN, la victoire alliée de mai 1945 s'est forgée essentiellement sur trois éléments dont les Services Spéciaux anglo-saxons ont usé à merveille. On remarquera au passage, qu'en 928 pages, l'auteur réussit le tour de force de ne consacrer que quelques lignes (truffées d'erreurs) à l'action des services spéciaux français traditionnels (S.R. et C.E.) (2).

Ces trois éléments clés sont :

- La machine à chiffrer allemande ENIGMA reproduite par les alliés pour permettre le décryptement des messages ennemis, (C'est ce que l'auteur appelle la source de renseignements « Ultra ») ;
- L'intoxication de l'adversaire par les faux renseignements ;
- La « Schwarze Kapelle », vaste organisation militaire clandestine allemande et de haut niveau qui, de 1933 à 1945, se serait fixé pour but de renverser le régime nazi.

Machine Enigma et Intoxication ont fait l'objet de larges exposés dans nos bulletins et dans les livres de nos camarades (3). La contribution de nos Services à leur mise en oeuvre y est décrite avec objectivité. Elle fut décisive, mais elle avait ses limites.

Tout cela BROWN l'ignore. Ses affabulations donnent aux résultats de ces deux éléments des dimensions hors de proportion avec leurs possibilités. Elles font fi des réactions de l'adversaire.

S'il est des domaines où l'efficacité d'une action clandestine est difficilement décelable, c'est bien ceux où cette action s'inspire d'un renseignement ou d'un travail très secret dont l'origine ne peut être révélée. Nul ordre, nul compte rendu ne saurait faire état d'une telle origine sans compromettre une source ou une manoeuvre d'un intérêt capital. Dès lors, je vois mal vers quelles archives sérieuses peuvent se tourner ceux qui prétendent révéler l'impossible. Restent les acteurs, les témoins : nous en sommes et nos souvenirs en valent d'autres. Se référer à eux m'apparaît aussi essentiel que d'ausculter des documents discutables.

Et voilà le troisième élément : la « Schwarze Kapelle »... Pour la première fois, sous cette dénomination et à une telle échelle, apparaît une entreprise de trahison qui, avant et pendant la deuxième guerre mondiale, aurait miné le IIIe Reich et entraîné sa chute (4).

Selon BROWN, et avant lui, quelques auteurs plus timides en quête de sensationnel, cette vaste conspiration, structurée et animée depuis le hautcommandement allemand (O.K.W.) visait, non seulement à renverser le régime nazi en se débarrassant d'HITLER (ce que je ne nie pas en bloc), mais encore et surtout à s'associer clandestinement avec les alliés pour précipiter la défaite de l'Allemagne.

Autrement dit, des soldats de l'envergure de ROMMEL, von FALKENHAUSEN, BECK, von STÜLPNAGEL et autres CANARIS pactisaient avec l'ennemi, livraient les secrets du Reich et

de la Wehrmacht avant de sombrer avec STAUFFENBERG dans l'échec de l'attentat contre le Führer, le 20 juillet 1944.

Devant de telles « révélations » je reste confondu. Ami, parfois même confident des patrons des Services Alliés que BROWN associe à ce complot permanent MENZIES (5), Dick WHITE (6), DUNDERDALE (7), DONOVAN (8) et d'autres, je me suis demandé si, de 1939 à 1945, j'avais été atteint de cécité, de surdité ou, ce qui eut été plus grave, inconscient des événements que nous avons la charge d'observer.

Bien sûr, comme tout autre pays, y compris le nôtre, l'Allemagne a eu son lot de traîtres. Ces cas particuliers nous les connaissons et nous en avons profité. Ce n'est pas d'eux qu'il s'agit.

Bien sûr, dès l'avènement d'HITLER, nous avons su que l'armée allemande acceptait mal le nouveau régime. Nous avons connu les discussions suscitées par les décisions du Führer, les réserves soulevées par sa politique et ses initiatives. Quel régime est exempt de critiques, voire d'opposition ? Rien en cela ne s'apparente à la trahison.

L'opposition militaire allemande, mal structurée, après avoir accumulé jusqu'en 1939 des manifestations d'hostilité plus ou moins apparentes a vu sa virulence fondre sous l'accumulation des succès intérieurs et extérieurs du IIIe Reich. Dès lors, réduite chez certains opposants irréductibles à un état d'esprit, elle n'a repris vigueur qu'à partir de 1943, lorsque la défaite est apparue inéluctable aux moins fanatiques des opposants du régime.

Abattre le Führer devint pour les militaires les plus soucieux de l'avenir de l'Allemagne la condition préalable à toute tentative de négociation de paix honorable. Acte ultime de leur résistance, la tentative d'assassinat d'HITLER du 20 juillet 1944 n'a nullement le goût amer d'une trahison. ... « Qu'il y ait eu au sein de la Wehrmacht des oppositions au régime nazi, c'est certain et c'est moralement acceptable. Que des officiers aient trahi en pactisant avec l'ennemi pour des raisons politiques eut été contraire à l'honneur »...

Tel est le jugement d'un officier supérieur de l'Abwehr, collaborateur intime de CANARIS, sur cette évanescence « Schwarze Kapelle ».

Deux personnalités allemandes dont la notoriété et le sérieux sont exceptionnels corroborent cette opinion : le professeur JÄCKEL, spécialiste mondialement connu de l'histoire moderne et plus particulièrement de la guerre secrète m'écrit le 27 juillet 1981 :... « les officiers généraux ou supérieurs de l'opposition allemande contre HITLER, n'ont jamais trahi des secrets militaires à l'étranger. Cela ressort clairement de toutes les études historiques sérieuses... »; le général SPEIDEL qui fut le chef de l'état-major du maréchal ROMMEL (9) et son confident.

Anthony Cave BROWN les classe tous deux parmi les chefs de sa « Schwarze Kapelle ». SPEIDEL a publié ses mémoires en 1964, relaté la tragique mort de ROMMEL et la fin du IIIe Reich. En vain cherche-t-on dans son livre l'ébauche d'une trahison ou d'une tentative de négociation avec l'ennemi. On trouve par contre, exposés avec mesure les tourments d'un grand soldat devant son impuissance à convaincre HITLER et l'O.K.W. de lui donner les moyens de s'opposer au débarquement allié en Normandie. Ce n'est que le 9 juillet 1944 et en désespoir de cause que ROMMEL accepte de s'associer avec « les résistants berlinois »: BECK, HOFACKER, STAUFFENBERG, etc., pour « préparer la synchronisation des mesures révolutionnaires » visant à l'élimination d'HITLER et à la cessation des hostilités à l'ouest.

Malgré cela, dans un ultime et vain effort de persuasion, ROMMEL, le 1er juillet 1944, se tourne encore vers le Führer ; il lui adresse un véritable ultimatum :... « La situation sur le front de Normandie tend vers un grave crise... la troupe combat partout héroïquement, mais cette lutte inégale approche de sa fin... Je suis obligé de vous prier de tirer immédiatement les conséquences de cette situation »... et ROMMEL ajoute à l'intention de SPEIDEL ... « Je lui ai donné sa dernière chance. S'il ne veut pas en tirer les conséquences, nous agissons »...

Le 17 juillet 1944, à 16 heures, ROMMEL était grièvement blessé sur la route de Livarot à Vimoutiers... « Le coup qui le frappait privait le plan du seul homme capable de porter sur ses épaules le double poids effroyable de la guerre extérieure et de la guerre civile »... (Ernst JÜNGER).

Trois jours après, l'attentat contre HITLER échouait.

Le 14 octobre 1944, ROMMEL, encore convalescent, allait mourir : « Sur l'ordre du Führer, j'ai le choix ou de m'empoisonner ou de me laisser traîner devant le tribunal du peuple ».

Son sens de l'honneur et sa virilité imposaient le sacrifice.

La tentation était grande de piéger le lecteur par une sorte de parallèle (du moins dans la terminologie) entre la « Schwarze Kapelle » évanescent et la redoutable « Rote Kapelle » (10) des Soviétiques.

Plus grande encore était la tentation de séduire en faisant mieux et plus.

A la « trahison » de grands chefs militaires, le livre d'Anthony Cave BROWN voudrait ajouter l'incapacité du commandement allemand à maîtriser le secret de ses transmissions et sa crédulité infantile devant les manœuvres d'intoxication des alliés.

Son épilogue donne des signes de trouble :

« Si CANARIS ne travaillait pas vraiment pour les Britanniques, il est toutefois certain qu'il travaillait contre HITLER » (page 416, 2^e tome).

« Il n'existe aucun document, actuellement accessible aux historiens, pour établir le bien-fondé de la conviction (...) que la Schwarze Kapelle et les Services Secrets alliés avaient conclu une espèce de pacte » (page 419, 2, tome).

Pourquoi donc avoir consacré plus de 900 pages à flirter avec la Vérité et mystifier le lecteur qui n'a pas le courage de pousser la lecture jusqu'à l'épilogue ? Attrait du sensationnel ? de l'intérêt commercial ? Ambition personnelle ?

Il n'en reste pas moins que ce livre aura sa place dans l'Histoire. Et c'est regrettable.

(1) *Anthony Cave BROWN, 2 vol., 928 pages (Editions Pygmalion). Traduit de l'anglais.*

(2) Pour occuper plus de place dans le livre, le B.C.R.A. et son action ne sont pas traités avec beaucoup plus de compréhension et de sympathie.

(3) *Enigma*, par Gustave BERTRAND (Ed. Plon). [La guerre secrète des Services Spéciaux](#), par Michel GARDER (Ed. Plon). [Services Spéciaux 1939-1945](#), par Paul PAILLOLE (Ed. Robert Laffont). [Le Service de Renseignements](#), par Henri NAVARRE (Ed. Plon). [Mes camarades sont morts](#), par Pierre NORD (Ed. Librairie des Champs-Élysées). [Le S.R. Air](#), de Jean BÉZY (Ed. France-Empire). [L'intoxication](#), par Pierre NORD (Ed. Fayard).

(4) Durant toute la guerre (...) la Schwarze Kapelle (dont l'amiral CANARIS, patron de l'Abwehr était l'un des chefs) avait systématiquement procuré au commandement allié des renseignements secrets d'une importance vitale pour les opérations militaires !... (La guerre secrète d'Anthony BROWN, page 30).

La poche de Colmar

Category: Europe de l'Ouest,Extraits de bulletin,Général Guy Schlessler,Renseignement,Services allemands
21 août 2024

Il est admis que la ville de Colmar a été libérée le 2 février 1945 après plus de quatre années d'occupation - ou plus exactement d'annexion par le IIIem Reich.

En réalité, ce n'est pas une seule bataille qui a délivré la ville, mais cette libération résulte d'une série d'actions offensives puissantes tendant à rompre le dispositif ennemi et à ébranler la 19e Armée allemande.

C'est d'abord, le 20 janvier une attaque sur le flanc sud de la poche par le 1er C.A. du Général BETHOUARD.

Puis, le 22 janvier, le 2e C.A. intervient sur le flanc nord de la 19e Armée Allemande, le Général de MONSABERT ayant en outre à protéger Strasbourg.

Le 28 janvier, le XXIe C.A. américain prend place entre nos 1er , et 2e C.A. et, renforcé par notre 5e D.B., déborde Colmar par l'Est, pousse énergiquement vers Neuf Brisach et fait jonction en deux points avec le 1er C.A.

En outre, la 10e D.I. du Général BILLOTTE, sur la ligne des Vosges, maintenait un contact étroit avec les forces allemandes pour empêcher celles-ci de participer à la bataille proprement dite.

Tout cela se passa d'abord par un froid sibérien complété par de violentes tempêtes de neige ; puis un dégel imprévu créa par le débordement des rivières un problème supplémentaire à résoudre.

Mais le Général de LATTRE, par son omniprésence, obtint de ses subordonnés qu'il dominassent victorieusement toutes les difficultés.

LA SITUATION GENERALE FIN 1944 - DEBUT 1945

Avant d'exposer ce que fut la bataille de Colmar il me paraît utile de faire un rapide tour d'horizon de la situation générale, et singulièrement de celle de l'Armée française qui opérait aux côtés des forces alliées.

En novembre 1944, le Français moyen considérait que la guerre était pratiquement terminée puisque Paris était libéré ainsi que les autres grandes villes. A part quelques « poches », l'ensemble du territoire retrouvait progressivement une vie normale. Bien sûr, quatre années d'occupation n'étaient pas sans avoir laissé des séquelles. Des restrictions affectaient encore la qualité des menus familiaux. Il y avait aussi les prisonniers dont le nombre avait été accru par celui des travailleurs du S.T.O. Quant aux déportés, on en parlait mais sans trop connaître leur nombre ni l'étendue de la souffrance qu'ils enduraient. La presse d'alors ne donnait guère que des informations sommaires sur les activités militaires. A peine parlait-elle d'une armée française venue d'Afrique qui avait cependant mérité ses chevrons en Tunisie et en Italie, et qui, sous les ordres du Général de LATTRE, avait rejeté la 19e Armée allemande au-delà des Vosges.

La propagande ennemie, de son côté, omettait volontairement de mentionner les succès remportés par nos troupes, comme s'ils eussent été négligeables. Ce fait n'était d'ailleurs par nouveau, car pendant la Grande Guerre - il faut le remarquer, le même genre de propagande ne parlait qu'avec dérision de la « misérable petite armée du Général Pershing ».

Ne soyons donc pas surpris si le Français moyen, reprenant peu à peu ses habitudes, ne prêtait que peu d'attention à notre armée. Celle-ci, mis à part ceux qui l'avaient rejointe volontairement, était pour lui une armée de métier, qui, de plus, devait son armement, ses équipements et ses vivres à la puissance américaine.

Ajoutons que l'armée du Général de LATTRE, en raison des missions qui lui étaient confiées, semblait principalement destinée à couvrir le flanc droit du dispositif allié débarqué sur notre territoire, et plus particulièrement celui de la 7e Armée US du Général PATCH.

Mais le futur Maréchal de France voyait loin, tout en remplissant simplement sa mission. Outre la servitude qu'il avait de tenir le front des Alpes et d'organiser la destruction des éléments ennemis qui tenaient encore quelques points de notre côte Atlantique, il considérait comme un impératif absolu de libérer entièrement l'Alsace. Ainsi serait-il en mesure par la suite, en menant une campagne victorieuse au-delà du Rhin, de participer à la capitulation de la Wehrmacht et des formations orgueilleuses du régime nazi.

Cependant il fallait pour cela obtenir de nos alliés un accord de participation avec attribution d'une zone d'opération qui, plus tard, serait le territoire d'occupation à nous dévolu, après la

victoire finale.

Les opérations de novembre 1944 n'avaient pas permis, faute de moyens suffisants, de réaliser la jonction avec LECLERC, le libérateur de Strasbourg, La 19e Armée allemande était fortement entamée mais demeurait encore redoutable, n'ayant livré face à nous que des combats retardateurs, tous empreints d'une grande violence.

La trouée de Belfort et Mulhouse étaient libérées. Il fallait à tout prix conserver sur cet ensemble l'avantage acquis. Et surtout il ne fallait pas que l'ennemi ait le sentiment exact du degré de fatigue de nos troupes. C'est pourquoi furent ordonnées des actions offensives à courte portée, mais réitérées, destinées surtout à conserver le contact sur le pourtour de la poche de Colmar, autrement dit du territoire encore contrôlé par la 19e Armée.

L'optique de nos alliés différait quelque peu de la nôtre. La partie sentimentale de la situation leur échappait. La poche de Colmar ne constituait à leurs yeux qu'une zone d'opération secondaire, d'autant plus que le G-2, par une fâcheuse interprétation de renseignements, laissait entendre que la 19e Armée, très affaiblie, se préparait à un repli progressif de l'autre côté du Rhin.

Évidemment la 1ère Armée française avait reçu en renfort la 2e D.B. du général LECLERC et la 36e D.I. US, mais avec la lourde hypothèque d'avoir à renvoyer sur la poche atlantique la 1ère D.F.L. et la 1ère D.B.

Il n'en restait pas moins que notre armée avait à tenir un front de 200 kilomètres avec des lignes de communications étirées et de faible débit. Avec cela, de dures réalités devaient intervenir à la mi-décembre.

LA MENACE SUR STRASBOURG

Faisant une sorte d'impasse sur le front oriental, le Führer ordonna la fameuse offensive des Ardennes dont il espérait la rupture du front américain. Le Maréchal von RUNDSTEDT disposait à cet effet de très gros moyens. Dans le même temps, une autre offensive non moins brutale était déclenchée en Alsace avec pour objectif la reprise de Strasbourg.

La situation était devenue suffisamment grave pour que le Commandement Suprême Allié pût envisager de sacrifier Strasbourg, d'opérer un repli d'ensemble à l'ouest de la ligne des Vosges en attendant de pouvoir déclencher une vaste contre-offensive.

Pour nous Français il ne pouvait être question de voir abandonner presque sans combat la capitale de l'Alsace, et moins encore de voir les couleurs du IIIem Reich flotter de nouveau à la flèche de la cathédrale.

Le Général de LATTRE, fortement appuyé par le Général de GAULLE, chef du gouvernement, et par le Général JUIN, chef d'E.M. de la Défense nationale, avec la plus grande fermeté des trésors de diplomatie persuasive qu'il savait mettre en oeuvre quand la situation l'exigeait.

La réponse fut nette : c'était aux troupes françaises qu'incombait la défense de la ville, en dépit du repos qui leur était nécessaire, et cela sans espérer une aide américaine, car le Général PATCH - 7e Armée US - avait à faire avec la puissante tête de pont que l'ennemi avait réalisée à Gamsheim.

Il fallait faire face à l'immédiat, et c'est d'abord avec une poignée d'hommes se résumant à un groupe d'escadrons de gardes mobiles - les FFI locales ne dépassant pas la valeur numérique d'un bataillon et la fameuse brigade Alsace-Lorraine d'André MALRAUX - que le Général SCHWARZ réussit à contenir les premières tentatives allemandes vers Strasbourg.

Dès que ce fut possible - avec l'intervention de la 3e D.I.A., puis de la D.F.L., la défense de la ville prit une allure offensive destinée à gagner du temps en fixant l'ennemi.

BATAILLE DU RENSEIGNEMENT

Pourtant le Général de LATTRE avait déjà conçu la manoeuvre qui devait contraindre l'adversaire à évacuer la poche de Colmar et, par extension, à abandonner la tête de pont de Gamsheim. Le facteur ennemi était bien connu de lui, tout au moins pour ce qui concernait les G.U. au contact ou y intervenant.

Les moyens dont il disposait étaient les suivants : articulées en deux C.A. : 2^{em} DB (1^{er} et 5^e), la 3^{em} D.L.A., la 1^{ère} D.F.L., 2 divisions marocaines : 21^{em} D.I.M. et 4^{em} D.M.M. (cette dernière étant encore dépensée sur le front des Alpes) et la 91^{em} D.I.C. ; s'y ajoutaient des éléments de Réserve Générale comprenant les fameux Tabors marocains, les bataillons et commandos de choc, le régiment de Chasseurs para et une artillerie de renforcement. Il obtint en outre du Général de GAULLE l'intervention de la 10^{em} D.L formée à partir d'unités F.F.I. qui avaient fait leur preuve mais dont l'insertion dans le dispositif de l'Armée nécessitait un certain délai.

Un chef a toujours besoin de renseignements, aussi bien pour la sûreté des troupes que pour la sienne propre - et aussi pour mettre le facteur temps de son côté.

Le Général de LATTRE disposait à cet effet du S.R.O. (1) - survivance de notre SR. traditionnel dont les antennes étaient adaptées à chacune des G.U. engagées -; juxtaposée au S.R.O. une section du T-R (2) dont nous verrons qu'elle fut extrêmement utile.

En face d'un front continu, le S.R.O. était en mesure de fournir aux G.U. des renseignements sur les zones de contact et leurs arrières immédiats, mais il se trouvait en défaut pour ce qui

concernait la profondeur de l'adversaire, tant pour les réserves d'armée que pour les renforcements qui pouvaient provenir du Reich. Fort heureusement la liaison étroite qu'il entretenait avec le Colonel POURCHOT, chef de « Bruno », notre poste de Berne, permettait de combler cette lacune, du moins partiellement.

Il y avait aussi, car tout grand chef a des informateurs personnels, les excellentes relations que le Général entretenait avec M. René PAYOT, une éminente personnalité helvétique. Par cette voie il recevait les connaissances que le Commandement de l'Armée suisse pouvait obtenir, avec toutefois une certaine réserve. En effet, les services du Reich ne manquaient pas de faire parvenir par des voies diverses des informations apparemment recoupées contenant aussi des renseignements incomplets ou même faux, enveloppés d'indications valables et vérifiables, mais appartenant déjà au passé. L'O.K.W. laissait ainsi supposer que malgré l'évolution de la situation sur le front oriental, il conservait une entière liberté d'action. Ce n'était ni plus ni moins qu'une manœuvre d'intoxication dont le 2^{em} Bureau de l'Armée n'était pas dupe.

Le Général de LATTRE demanda donc au S.R.O, de rechercher à tout prix des renseignements valables à son échelon.

Une équipe de deux jeunes officiers, à la fois choisis et volontaires, fut donc implantée au Wurtemberg avec l'aide de « Bruno » et de certains officiers du S.R. helvétique. Leur mission ne devait durer que 10 à 15 jours. Tous deux, habillés en « Gefreiter » et pourvus de papiers de volontaires de la Wehrmacht disposaient de titres de convalescence pour maladies contractées sur le front russe. Tout se passa pour le mieux. Il faut dire qu'ils bénéficièrent de complicités plus ou moins inconscientes, car beaucoup d'Allemands, sentant approcher la défaite et l'écroulement du régime nazi, éprouvaient le besoin d'étaler ce qu'ils savaient devant ces jeunes hommes censés risquer leur vie pour une cause qui n'était pas la leur, ni même celle du peuple allemand. Il n'y eut d'alerte pour eux qu'au retour. Alors qu'ils franchissaient la frontière helvétique, des hommes du « Grenzwache » les prenant sans doute pour des déserteurs ouvrirent sur eux un feu heureusement imprécis et sans résultat.

Grâce à eux, le Général de LATTRE apprit ce qu'il désirait savoir sur les possibilités de renforcement de la 19^e Armée et que la D.G.S.S. beaucoup plus préoccupée par la politique n'était pas en mesure de lui fournir. Outre les unités qui pouvaient intervenir au profit de la 119^e Armée, ils signalèrent la réalisation du Messerschmitt 262 - avion de chasse à réaction destiné à intervenir sur les deux fronts et dont la cadence de sortie était encore très faible.

Ayant ainsi acquis une connaissance à peu près totale de l'Ordre de Bataille ennemi, le Général pouvait en déduire l'existence d'un certain équilibre des moyens en présence. Toutefois, si en matière d'engins blindés la 1^{ère} Armée française détenait l'avantage du nombre qualitativement, les chars allemands l'emportaient dans les domaines de la portée efficace de leurs armes et la valeur de leurs blindages. En revanche l'artillerie française dominait indiscutablement celle de l'ennemi, malgré les tirs intermittents de pièces lourdes - sur voie ferrée, qui à l'abri du Kaiserstuhl harcelaient dangereusement nos unités. Enfin l'aviation amie avait la maîtrise de l'air et son intervention dans une bataille au sol n'avait à redouter que la «

Flak » et éventuellement une météo défavorable.

Il fallait donc imposer sa volonté à un adversaire bénéficiant des avantages d'une position centrale, en le trompant sur ses propres intentions et en particulier sur sa véritable direction d'effort.

C'est ainsi que le 3^{em} Bureau fut amené à établir, dans le plus grand secret et sans connaître exactement les véritables intentions du « patron », une I.P.S. et des instructions complémentaires qui furent présentées à la signature du Général.

En fait, le véritable destinataire de ces documents « Top Secret » n'était autre que le général commandant la 19^e Armée allemande.

La Section T.R., grâce à un « W » bien placé, put faire parvenir ces documents à leur destinataire en « les lui communiquant pour une courte durée » sous le prétexte qu'ils n'avaient pas été dérobés mais simplement « empruntés », compte tenu de leur importance.

Il fallait en outre matérialiser ponctuellement les ordres du Général de LATTRE. On introduisit pour ce faire une division blindée toute fraîche... mais fictive, dans le réseau radio de l'Armée, tandis que certains de ses chars, circulant ostensiblement, attiraient l'attention des agents de renseignement ennemis.

Ajoutons que dans la zone du 2^e C.A. certains mouvements d'unités transportées purent être observés.

LES DERNIERS PREPARATIFS

Ayant ainsi contraint l'adversaire à l'expectative et à un gaspillage des possibilités que lui offraient ses lignes intérieures, le Général put s'assurer du facteur « temps ». Désormais son « Plan de Noël » allait prendre une tournure concrète en tendant à l'exécution d'une offensive de rupture.

Entre-temps la bataille pour Strasbourg avait été gagnée, mais au prix de lourds sacrifices. La 3^{em} D.I.A. et la 1^{ère} D.F.L. s'y employèrent avec plus que du courage - pour ne citer que l'héroïsme du BM.24/Bataillon de Marche du Pacifique qui n'a que peu d'équivalents dans notre histoire.

Aux côtés de nos troupes, le 6^e C.A. US abandonnant toute idée de repli et malgré des pertes sérieuses se battit victorieusement dans la région de Gamsheim.

Notre 1^{er} C.A. recevait dans son dispositif la 4^{em} D.M.M. encore limitée à 2 Régiments d'Infanterie et à un groupe d'Artillerie, le reste de ses moyens devant arriver ultérieurement du fait des difficultés des transports routiers. Cette belle division reçut en partage - en raison

des qualités naturelles de ses personnels, les contreforts des Vosges épaulant à l'Est-Sud Est la 10^{ème} Division (Billotte) qui malgré un retard d'une dizaine de jours prenait à son compte le secteur des Vosges et des crêtes.

Il restait à résoudre le problème de la logistique sans laquelle une armée moderne peut devenir inopérante. Ce fut l'oeuvre du 4^{ème} Bureau de l'Armée, lequel devait parvenir à approvisionner nos C.A. en munitions, en carburant et en vivres en vue de toute la bataille, tout en préservant absolument le secret des opérations.

De plus, il fallait prévoir les évacuations, tant du fait des intempéries que – surtout – des pertes sensibles que l'adversaire ne manquerait pas de nous infliger. Le réseau routier dont nous disposions n'avait qu'un faible débit, tout comme la voie ferrée unique qui nous reliait aux bases méditerranéennes.

Le Colonel ALLARD, chef du 4^{ème} Bureau, fit de véritables acrobaties, car le commandement n'entendait pas différer d'un jour la date prévue pour le déclenchement de l'offensive. L'insistance du Général de LATTRE nous valut heureusement de bénéficier de certaines priorités sur les axes de circulation.

LE 1^{er} CORPS D'ARMÉE PASSE A L'ACTION

Enfin le 20 janvier 1945 ce fut – en accord avec les Alliés, l'attaque non pas sur la direction Nord-Sud comme le prévoyait le Commandant de la 19^e Armée allemande (préalablement intoxiqué comme nous l'avons vu, et de plus alerté par les mouvements de troupes dans la zone de notre 2^e C.A.), mais par le 1^{er} C.A. du Général BETHOUARD.

Un déluge d'artillerie réalisé par 102 batteries s'abattit sur un ennemi totalement surpris. Toutefois, le général RASP qui commandait la 19^e Armée allemande disposait d'excellentes troupes et avait reçu le renfort de la fameuse brigade blindée SS « Feldhernhalle » et de la 2^e Division de Montagne en provenance de Finlande. Même surpris, l'adversaire du Général de LATTRE pouvait faire face à toutes les éventualités grâce au dispositif resserré de son armée. De plus, dès le début de l'offensive française, une tempête de neige d'une rare violence vint contrarier sérieusement l'action du 1^{er} C.A. attaquant d'Ouest en Est avec la 4^{ème} D.M.M., la 2^{ème} D.I.M. et la 9^{ème} D.I.C. ; la 1^{ère} D.B. étant son élément de manoeuvre.

La 4^{ème} D.M.M. appuyée aux contreforts des Vosges, est bloquée peu après son démarrage, les chars ne pouvant accompagner ses mouvements.

Au centre, la 2^{ème} D.I.M., bien que placée au départ dans des conditions aussi difficiles, réussit à atteindre la forêt de Nonenbrück, la route de Thann à Mulhouse et à aborder Cernay par le sud, le tout se soldant par un gain de 5 kilomètres.

Enfin la 9^èm D.I.C. opérant dans un secteur comportant un véritable enchevêtrement de petites localités, réussit grâce à un audacieux coup de main du 23^èm R.I.C. à s'emparer d'un passage sur la Doller ; puis, énergiquement appuyée par le CCI de la 1^{ère} D.B., libère dans la foulée Pfalstatt, Lutterbach, Bourtzwiller, Illzach et Kingersheim, repoussant chaque fois de vives réactions de l'ennemi.

Finalement cette première journée ne donne pas les résultats escomptés. Toutefois elle permet d'apprécier l'allant et la combativité des jeunes Français qui avaient assuré, au sein de la 9^èm D.I.C. les éléments africains en raison des rigueurs du climat.

La journée du 21, avec des conditions atmosphériques inchangées, n'apporte pas les succès souhaités.

La 4^èm D.M.M. en est réduite à repousser des contre-attaques ennemies.

La 2^èm D.I.M. subit elle aussi une très dure contre-attaque, mais parvient à reprendre le terrain perdu la veille, et même à réaliser une légère avance .

La 9^èm D.I.C. enfin, se heurtant à une très forte résistance allemande, peut ici et là grignoter le dispositif adverse.

Le 21 janvier au soir, le Général BETHOUARD constatant la baisse du moral et la fatigue de ses troupes, exprime au Commandant en Chef la nécessité d'adopter pour un temps une attitude défensive. Mais le Général de LATTRE est inflexible et au cours d'un contact direct avec les cadres supérieurs du 1^{er} C.A., il maintient l'ensemble de ses directives - son intention étant de déclencher le lendemain l'offensive du 2^e C.A. - l'autre mâchoire de l'étau qui doit enfermer la 19^e Armée allemande. Il ne peut laisser aucun répit à l'ennemi.

Le 22 janvier, les conditions atmosphériques sont encore plus mauvaises que les jours précédents. Mais est-ce l'influence personnelle du Commandant en Chef ? Toujours est-il que le 1^{er} C.A. reprend son offensive en dépit de la fatigue et de l'insuffisance de sommeil. La 4^èm D.M.M. s'empare de Reiningue tandis que la 9^èm D.I.C. repousse de fortes contre-attaques en infligeant de lourdes pertes à l'ennemi.

Dans la nuit du 22 au 23 janvier, cependant que le 2^e C.A. s'apprête à entrer en action, des remaniements de détail sont opérés au sein du 1^{er} C.A.

La 4^èm D.M.M., adoptant une attitude défensive, relève la gauche de la 2^èm D.I.M. pour permettre à celle-ci de concentrer ses efforts tandis que des éléments F.F.I., ayant reçu les numéros de tradition du 2^èm B.C.P. et du 152^èm R.I., s'insèrent entre la 2^èm D.I.M. et la 9^èm D.I.C.

Au cours des trois jours suivants le 1^{er} C.A. obtient quelques succès de détail. C'est ainsi que

la 9^{ème} D.I.C., appuyée par les CC1 et CC3 de la 1^{ère} D.B. finit, après s'être emparée de plusieurs localités, par capturer une centaine de prisonniers appartenant pour la plupart à la Brigade SS « Feldhernhalle ». De son côté la 2^{ème} D.I.M. réalise une poussée en direction de Wittelsheim.

L'ENTREE EN JEU DU 2^e C.A.

Comme prévu, le 2^e C.A. entre en jeu dans la nuit du 22 au 23 janvier 1945.

La 1^{ère} D.F.L, et la 3^e D.I. US attaquent conjointement en direction du Sud-Est à partir de la ligne Grieman-Ostheim. La forêt communale de Colmar et Illhausern sont atteints ; une tête de pont sur l'Ill est réalisée.

L'ennemi réagit avec le gros de ses blindés. Arrêté par nos feux d'artillerie, il conserve cependant des passages sur la Fecht.

La 2^{ème} Division de Montagne, encore incomplète, intervient dans cette action sans toutefois faire preuve de mordant - composée en grande majorité d'Autrichiens elle ne semble pas (aux dires des prisonniers) animée des mêmes sentiments que les autres G.U. de la 19^e Armée. Celle-ci, persuadée d'autre part que notre objectif était Colmar, a immobilisé pour la défense de la ville des unités qui auraient pu intervenir dans la bataille en cours.

Les combats font rage jusqu'au 27 janvier en vue de la possession de Jebnheim et de Grüssenheim. Des deux côtés les belligérants sont épuisés. Finalement les légionnaires de la 13^{ème} Demi-Brigade parviennent, avec l'appui des chars de la 2^{ème} D.B., à s'emparer de Grüssenheim. La 1^{ère} D.F.L. tient les positions acquises jusqu'à la matinée du 29, lorsque l'ennemi qui tente de revenir en force depuis plus de 24 heures finit par lâcher pied sous les tirs combinés de notre artillerie et de nos chars.

L'adversaire laisse plus de 200 tués sur le terrain et autant de prisonniers. Les pertes françaises sont, hélas, également lourdes avec 20 officiers et 300 gradés et hommes de troupe hors de combat. A noter que cette affaire a fait apparaître la qualité des blindages des chars allemands « Tigre » et « Panther », invulnérables à nos projectiles anti-chars. Il fallut faire donner l'artillerie, avec ses obus fumigènes, pour détruire un certain nombre de ces blindés.

Ce fait d'armes du couple 1^{ère} D.F.L./2^{ème} D.B. donne lieu à une exploitation immédiate.

Le 30 et le 31 janvier nos troupes poussent en direction du Rhin et, le 1^{er} février, s'emparent de Markolsheim.

LE GENERAL DE LATTRE PREPARE LA DERNIERE PHASE

Le Général de LATTRE sent que la partie est sur le point d'être gagnée. Pour emporter la décision il lui faudrait un appoint de troupes fraîches. Le 6e Corps d'Armée US dont il dépend finit par accéder à ses demandes. Il faut dire qu'entre temps l'offensive de von RUNDSTEDT s'est soldée par un échec et que le Haut Commandement américain dispose de réserves. C'est ainsi que le 21e C.A. US - dont les 3e et 28e D.I. se trouvaient déjà en place dans notre dispositif, est mis à la disposition de la 1ère Armée française qui reçoit l'appoint de la 75ème D.I. et surtout de la 2ème D.B. US.

Sûr du résultat final, le Général de LATTRE prend l'engagement de remettre ces G.U. à la disposition de l'échelon supérieur à la date du 10 février. En même temps le Commandant en Chef de la 1ère Armée française se voit accorder un sursis en ce qui concerne l'envoi de deux de ses divisions sur la poche de Royan.

Le 21e C.A. US prend donc place entre les 1er et 2e C.A. français, cependant que la 1ère D.F.L. et la 2ème D.B. (LECLERC) reçoivent la mission de liquider les poches résiduelles ennemies à l'ouest du Rhin. Il s'agit là d'éléments sacrifiés pour permettre l'évacuation à l'est du fleuve des débris de la 19e Armée. Celle-ci avait reçu l'ordre formel de tenir jusqu'au dernier homme la « tête de pont Alsace », mais le Général RASP ne se faisait plus aucune illusion.

Tout pouvait donc aller très vite. Dans la zone du 2e C.A., depuis la prise d'Erstein et de Markolsheim, l'ennemi ne disposait plus du côté Est que d'un étroit couloir entre l'Ill et le Rhin.

Au sud, le 1er C.A. poursuivait patiemment le « grignotage » auquel il avait été contraint par la force des choses. Bloqué devant Cernay, il poussait en direction de Wittelsheim et de Vieux Thann.

Le 21e C.A. US entra en action le 28 janvier au soir, et cela se sentit d'autant mieux que les divisions américaines disposaient d'un soutien logistique permettant toutes les audaces. La 75ème D.I. ne devait toutefois intervenir que le 1er février.

LA BATAILLE DE COLMAR

Disposant désormais de 3 C.A. (13 divisions + les éléments de réserve générale) - soit près de 400.000 hommes et 1.000 pièces d'artillerie, le Général de LATTRE est à même de passer à la dernière phase de son plan.

Son objectif prioritaire est Brisach sur lequel convergent les actions de ces Corps. En même temps il se réserve des effectifs en bordure du Rhin de Markolsheim pour renforcer si nécessaire la défense de Strasbourg.

Le 21e C.A. US qui dispose (outre les divisions américaines mentionnées plus haut) de notre

5^{ème} D.B. (Vernejoul), du 1^{er} Groupement de Choc et de notre 1^{er} Régiment de Parachutistes, est chargé de l'effort principal. Il doit forcer sur Brisach en effectuant sa jonction avec le 1^{er} C.A. Français et libérer Colmar entre temps si les circonstances le permettent.

La 3^e D.I. US et la 5^{ème} D.B. franchissent le Canal de Colmar dans la nuit du 29 au 30 janvier et atteignent Widensolen le 1^{er} février. Plus à l'Est, grossies des commandos de choc et du 1^{er} R.C.P., elles se heurtent à une défense ennemie extrêmement forte.

A l'Ouest, la 75^e D.I. US, appuyée par le CC4 (SCHLESSER) de notre 5^{ème} D.B., prend pied à Horbourg et progresse au delà en mettant l'ennemi en situation critique.

Mais la Météo favorise une fois de plus l'adversaire. Un printemps inattendu provoque prématurément une fonte des neiges transformant ruisseaux et rivières en fleuves et détruisant bon nombre de ponts indispensables. Les troupes du génie doivent de ce fait accomplir des prodiges pour permettre - au prix de lourdes pertes, la poursuite de l'offensive. Grâce aux sapeurs américains et français, la progression reprend à un rythme accéléré.

Au Nord, le 21^e C.A. atteint le Rhin le 31 janvier, obligeant l'ennemi à décrocher.

Le 21^e C.A. US, renforcé par la 2^{ème} D.B., déborde Colmar par l'Est et le Sud-Est et pousse en direction de Brisach. L'ennemi qui s'attend toujours à une attaque en force de Colmar par le Nord, maintient inutilement des forces dans la ville au détriment de sa manoeuvre d'ensemble.

Le Général RASP tente alors de protéger le repli de son armée par Brisach en lançant une contre-attaque désespérée sur Ibshiem en y consacrant toute son artillerie et ses blindés disponibles. Après un succès partiel, ses troupes subissent en deux jours de combat de très lourdes pertes et sont contraintes au repli.

Le Général de LATTRE estime alors que les circonstances sont devenues favorables pour que Colmar puisse être cueillie comme un fruit mûr ». Sans pour autant abandonner l'objectif de Brisach prévu, il ordonne au 21^e C.A. US de maintenir sa pression vers l'Est (75^e D.I. US) sur Sundhoffen et Andolsheim et d'attaquer Colmar par surprise (28^e D.I. US).

Le 2 février, peu avant midi, nos blindés du CC4 (Général SCHLESSER) qui, par un geste chevaleresque du 21^e C.A. et de la 28^e D.I. US, avaient reçu l'honneur d'entrer les premiers dans la ville, arrivaient sur la place Rapp. Le nettoyage ne demandera guère que deux jours. Nous reviendrons plus loin sur le détail de cette manoeuvre au résultat capital, car la poche de Colmar était encore partiellement tenue par un ennemi dont il fallait couper la retraite.

Au 1^{er} C.A. - simple coïncidence peut-être, tout s'accélère avec la nouvelle de la prise de Colmar.

Le 3 février, la 4^{ème} D.M.M. s'empare de Cernay la 2^{ème} D.I.M. entre à Wittelsheim tandis que la 9^{ème} D.I.C. atteint la route Wittelsheim-Ensisheim et aborde ce dernier village au cours de la nuit. Il lui faudra néanmoins 24 heures pour le conquérir.

Le 4 février, la 4^{ème} D.M.M. est à Rouffach et fait jonction le lendemain matin avec la 12^{ème} D.B. du 21^e C.A. US ; le 1^{er} C.A. pousse le 6 février vers Chalampé et s'empare de Fessenheim le 7 tandis que l'E.M. de la 19^e Armée allemande l'avait abandonné la veille.

Les derniers bouchons ennemis s'effondrent un à un le 9 au matin ; la 2^{ème} D.I.M. et la 9^{ème} D.I.C. bordent le Rhin, et à 8 h les derniers éléments ennemis se replient en territoire allemand en faisant sauter le pont de Chalampé.

C'est la fin de la « tête de pont Alsace ».

Au Nord, les opérations se déroulent sur un rythme analogue. Le 21^e C.A. US s'empare sans coup férir de la citadelle de Neuf Brisach (3^e D.I. US). Pivotant autour d'elle, les 28^e, et 75^e D.I. US et la 2^{ème} D.B. française foncent sur Chalampé. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la jonction avec le 11^e C.A. s'effectue le 5 février et se renforce le 7. Dans la journée du 8, c'est le nettoyage de la Forêt de Hardt et le 9 c'est, répétons-le, le repli définitif des débris de la 19^e Armée.

Enfin sur la ligne des Vosges, la 10^{ème} D.I. du Général BILLOTTE participe également à cette phase ultime de la bataille en nettoyant les vallées de la Fecht et de la Lauch dans les journées du 4 et du 5 et en liquidant le noyau de résistance du Hohnek. La route des crêtes est dépassée après la chute de Markstein et du Grand Ballon. Prenant liaison avec la 4^{ème} D.M.M., la 5^{ème} D.B. achève le nettoyage des contreforts des Vosges en s'emparant d'Osenbach et, dans la journée du 6 février, de Soulmatt, dernier point où l'ennemi marque encore une volonté de tenir.

UN BILAN GLORIEUX

La bataille de Colmar s'achève donc victorieusement le 9 février 1945 et le Général de LATTRE peut, comme prévu, remettre le 21^e C.A. à la disposition du Haut Commandement U.S.

Chèrement acquise, la victoire n'en est pas moins incontestable. La 19^e Armée allemande a laissé entre nos mains plus de 20.000 prisonniers, 70 chars et 80 canons. Selon nos estimations les plus vraisemblables, elle a perdu 6 à 7.000 tués et au moins 25.000 blessés non remplacés. Néanmoins, elle a pu replier à l'Est du Rhin de 40 à 50.000 combattants.

De notre côté, les pertes sont sévères : 2.437 tués dont 542 US, près de 12.000 blessés dont 2.700 US. En outre il y eut plus de 7.000 hospitalisations pour gelures, maladies ou accidents.

Mais il y avait la joie intense d'avoir conservé à l'Alsace - et intactes, ses capitales Nord et Sud, et d'avoir délivré les populations de la plus lourde oppression. C'était du positif qui cependant ne pouvait empêcher le Commandant en Chef de penser à tous les jeunes hommes et à tous les officiers qui, par leur sang, en avaient payé le prix.

Si la jonction Nord et Sud avait pu s'opérer selon ses prévisions, la 19e Armée allemande tout entière aurait disparu de l'Ordre de Bataille ennemi. Une exploitation immédiate du succès aurait peut-être pu s'opérer alors en plaine de Bade. Mais il fallait faire face aux nouvelles réalités et tenir solidement la rive française du Rhin ; mettre à l'instruction et intégrer les formations françaises issues de la Résistance, afin de permettre à notre Armée de jouer un rôle prépondérant dans la nouvelle campagne qui allait s'ouvrir sur le territoire du Reich.

Mais ce futur sort des limites de notre exposé.

RETOUR A LA LIBÉRATION DE COLMAR

Revenons donc à la Libération de Colmar - que nous avons à peine mentionnée, en nous référant au journal de marche de la 5^{em} D.B. et à quelques témoignages de combattants.

Mis à la disposition du 21e C.A. US, le CC4 opérant en liaison avec la 3e D.I. US avait accentué le débordement de Colmar par l'Est et s'était emparé de Wihr et de Plaine, le 30 janvier.

Le 1er février, en liaison avec la 75e D.I. US, elle avait occupé Horbourg, localité au nord-est de Colmar et, tout près de l'agglomération, elle avait pris Andolsheim et abordé Sundhoffen.

C'est à ce moment que le Général de LATTRE décida de s'emparer de Colmar. La 75e D.I. US opéra une diversion sur Andolsheim avec une forte démonstration d'artillerie, cependant que le CC4 - mis à la disposition de la 28e D.I. US, prenait toutes les mesures nécessaires pour attaquer Colmar par le nord, le 22 février au matin. Pour cela il dut effectuer, pendant la nuit du 1er au 2, une conversion par Bischwihr, Riedwihr et franchir l'Ill au pont de la Maison Rouge.

L'attaque démarra à 7 h mais se heurta à un large fossé anti-char déjà bordé par le 109e Régiment d'Infanterie US. Un trou découvert permit à deux des sous-groupements (Préval, puis du Breuil) de s'y engouffrer au prix de quelques escarmouches qui nous valurent de faire une cinquantaine de prisonniers. Vers 11 h 30, le sous-groupe Préval arrive sur la place Rapp. Du Breuil le dépasse, traverse la ville en trombe et libère Wintzenheim au sud-ouest de Colmar. En fin d'après-midi, Wettolsheim et Equisheim sont libérés.

Le 1er R.E.C. intervient à son tour et atteint Herzlisheim. L'ennemi totalement surpris n'abandonne pas pour autant la partie. L'est et le sud-est de la ville sont encore assez solidement tenus par des nids de résistance. De petites contre-offensives sont même déclenchées, mais repoussées.

Durant la nuit, le Bataillon de choc et le 1er R.C.P., appuyés par les chars, procèdent au nettoyage de la ville et des faubourgs du sud-est. Cette affaire dure encore toute la matinée du 3, et au début de l'après-midi les autorités civiles peuvent être accueillies par les libérateurs.

Bien sûr, c'est la 5^{ème} D.B., et surtout le CC4 qui ont libéré la ville, mais ce fait d'armes résulta de l'ensemble de la manoeuvre conçue et ordonnée par le Général de LATTRE et exécutée par la totalité de l'Armée : le 21^e C.A. US ; les 1^{er} et 2^e C.A. et les éléments non-indivisionnés, y compris l'aviation qui, chaque fois qu'elle put intervenir pesa de tout son poids dans la balance du succès.

Nous avons vu qu'après la libération de Colmar, le gain définitif de la partie n'était plus qu'une question de quelques jours.

Avec une joie intense, la ville de Colmar retrouva rapidement son rythme antérieur d'activités et manifesta sa gratitude aux libérateurs. La population tout entière s'était massée le 8 février pour acclamer les troupes américaines et françaises, ne ménageant pas les applaudissements aux uns comme aux autres et dont les chefs eurent largement leur part.

Le 152^{ème} R.I. - notre glorieux 15-2 reconstitué et ayant participé à la bataille retrouvait sa garnison de tradition. Le 10 février, en présence du Général de GAULLE, il recevait son drapeau auquel était attaché le titre de 1^{er} Régiment de France.

Nos Alliés non plus, notamment le Général EISENHOWER, Commandant Suprême des Forces Alliées, et le Général DEVERS, Commandant le 6^e Groupe d'Armées, ne ménagèrent pas leurs félicitations en soulignant l'étroite fraternité d'armes qui avait marqué toute la bataille.

Mais tous les grands événements ont leur épilogue. Un an plus tard, le Général de LATTRE devenu Chef d'État-major Général de l'Armée reçut partout en Alsace les témoignages inoubliables de la reconnaissance des populations. Et au cours d'une imposante prise d'Armes qui eut lieu à Strasbourg, M. BOLLAERT, Haut Commissaire de la République, lui remit en souvenir de ses victoires une réplique du sabre du Général KLÉBER, identique à celui que porte sur sa statue le héros des Guerres de la Révolution. Dans son allocution, M. BOLLAERT ajouta même que « si le grand empereur vivait encore, il eût décerné au Général de LATTRE le titre de « Prince d'Alsace »..., et ceci aux vibrants applaudissements de la population.

Mais je précise que nous qui étions sous ses ordres avons pris les devants. Une tradition du Moyen-Age voulait que le chef victorieux fût élevé sur le pavois par ses Guerriers et reçût le titre de Roi. Et c'est spontanément que nous avons déjà décerné à notre Grand Chef le titre respectueux et empreint d'affection de « Roi Jean ».